MONTREAL JUIN 1941

le FILM

DIX CENTS

JUNE STOREY

Vedettes nouvelles:

JANE RUSSELL et ALEXIS SMITH

DERNIERS POTINS DE HOLLYWOOD

LES
PLUS BEAUX
ROMANS D'AMOUR...

C'est dans...

La Revue Populaire

...qu'on les trouve !

MALGRE la guerre, — malgré la rupture de nos relations commerciales avec la France, rupture qui remonte déjà à dix mois, — malgré l'augmentation des prix, — LA REVUE POPULAIRE continue de publier chaque mois LE PLUS BEAU ROMAN D'AMOUR qu'on puisse actuellement trouver au Canada.

Comment LA REVUE POPULAIRE s'y prend-elle pour obtenir d'aussi beaux romans, bien que toutes nos librairies se plaignent d'en être dépourvues ? — C'EST SON SECRET . . .

OFFRE SPECIALE : $2 POUR DEUX ANS

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

•

Les Publications
Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal

Je désire profiter de l'offre d'abonnement (pour le Canada seulement) à *La Revue Populaire* au prix exceptionnel de $2.00 pour DEUX ANS.

Nom .....
Adresse .....
Localité ..... *Prov.* .....

le FILM

22e année, No 11
Montréal, juin 1941

Sommaire

Derniers potins de Hollywood
par Elgé Hesse 4
The man who lost himself 5
Mickey Rooney 6
Carole Lombard 7
Etoile du jour au lendemain
par Louise Gilbert-Sauvage 8-9
Anne Shirley 10
Pot O'Gold 13
Ida Lupino 15
The Outlaw 18

L'AMOUR QUI TRIOMPHE
par Bertrande Rouzès.

Supplément illustré 25-26-27-28-29-30
Hollywood vu de près
par Elgé Hesse 45
Alexis Smith 46-47
Radio-Potins 49
Mots Croisés 50

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Correspondante à Hollywood :
Louise GILBERT - SAUVAGE

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

AU NUMERO .. .. 10 cents
ABONNEMENT $1.00

EN VENTE LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

Téléphone : PLateau 9633

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
Membres de l'A. B. C.
975, rue de Bullion, - - Montréal (Canada)

Achetez des
TIMBRES DE GUERRE
régulièrement

Héros sans uniformes

FAISANT une remarque fort judicieuse, notre souverain disait, il y a quelque temps : « Aujourd'hui, nous sommes tous au front ».

Ceci est tellement vrai, non seulement pour le soldat l'aviateur, le marin, l'ouvrier de guerre et l'épargnant, petit ou grand, qui, proportionnellement à ses moyens, concourt à la victoire des alliés, mais aussi pour le photographe de cinéma.

Se fait-on une juste idée de toute l'intrépidité, de tout le courage que déploient ces artistes pour enregistrer sur la pellicule cette documentation dont nous sommes tous si avides et dont chroniqueurs et historiens auront tant besoin pour reconstituer plus tard avec précision, dans les cadres de l'Histoire, l'épouvantable carnage auquel est encore une fois, hélas ! soumise la vieille Europe ?

Oui, véritablement, ce sont là des héros, des héros sans uniformes, qui couchent sur la dure, mangent sur le pouce et qui à tout moment, risquent magnifiquement leur peau pour donner aux populations qui connaissent encore une paix relative, le tableau vivant et réaliste qui leur inspirera un plus grand dégoût de l'ennemi en même temps qu'une plus grande détermination de collaborer à la victoire.

Qu'attendent-ils pour récompense, les honneurs ? la fortune ?

Oui et non.

Si leurs mérites sont reconnus, ils accepteront volontiers les décorations pour services rendus, naturellement ! puisqu'ils y auraient droit . . .

Quant à l'argent, il faut bien qu'ils vivent, comme tout le monde. Et comme tout le monde, ils se contentent de ce qu'ils peuvent trouver.

Mais, d'abord, et avant tout, ce qui compte pour eux, c'est l'amour de leur métier, peut-être aussi l'attrait d'une vie dangereuse qui les charme, les fascine . . .

Pour eux, la beauté, la poésie, le contentement suprême, c'est la réalisation de ce qui paraissait irréalisable.

Filmer, par exemple, au moment opportun et à l'angle exact, un furieux engagement entre Spitfire et Messerchmitt est une aubaine dont les circonstances et le hasard se montrent trop souvent avares.

Il arrive, la plupart du temps, qu'il faille attendre nerveusement des jours et des jours avant qu'un concours heureux de circonstances permette enfin qu'une grande « primeure » soit enregistrée.

Quelle joie, quelle satisfaction alors ce doit être pour un photographe de se trouver sur les lieux quand se livrent des combats homériques entre divisions « panzer » et britanniques !

Et puis aussi les combats navals peut-être encore plus difficiles.

Enfin, il faut reconnaître, comme il a été dit précédemment dans cette colonne, que le photographe est, quelquefois, une aide précieuse au stratège. En reconstituant exactement les faits, il peut indiquer certaines erreurs et par conséquent contribuer à les corriger.

En temps de paix, les photographes ont compté des victimes dans les rangs de leur métier. On a qu'à se rappeler, par exemple, celui qui se fit tuer raide au moment où il filmait Lee Bible, chauffeur américain qui tentait de briser un record de vitesse sur une plage de Floride, il y a quelques années !

Combien plus nombreux et combien plus serviables à l'humanité seront ceux de la guerre actuelle !

Métier à la vérité dangereux et difficile rendu encore plus dangereux et difficile pour quelques-uns par les exigences de de cette guerre, il n'en compte pas moins d'artisans prêts à le servir.

N'oublions jamais que parmi les photographes de cinéma, il y a maintenant des héros, des héros sans uniformes, puisque *maintenant, nous sommes tous au front !*

Derniers Echos de Hollywood

■ Ce fut sous la constante menace des oiseaux de mort nazis qu'a été réalisée, en Angleterre, l'adaptation cinématographique d'une pièce célèbre de George Bernard Shaw : *Major Barbara*. Retenons que le satirique et vénérable auteur de *Pygmalion* — actuellement âgé de 85 ans — a tenu à faire lui-même toutes les modifications du texte ; a insisté, malgré son grand âge, pour surveiller aux studios les détails de toutes les opérations. Un jour, il dut braver les fureurs d'un bombardement pour se rendre à son travail en automobile, comme s'il n'en avait rien été. Exemple de courage et de ténacité bien britannique !

■ Les cinéphiles canadiens qui auront l'avantage de voir la projection de *Major Barbara* — dans un avenir prochain, nous l'espérons — pourront se dire que jamais film n'a été tourné dans des conditions aussi spéciales. Des inscriptions placées un peu partout en évidence dans les studios rappelaient à tout le personnel d'avoir continuellement à sa portée son masque à gaz ; à tout moment, des signaux indiquaient la présence de la Luftwaffe et de ses dangers. Bref, tout le monde, acteurs et techniciens, vivait dans une double tension: celle de faire un beau travail artistique et de se prémunir contre les dangers des bombardements. « C'est la guerre », devait-on se dire . . .

■ *That Hamilton Woman*, d'Alexandre Korda, a été si favorablement accueilli à New-York qu'on décida de garder ce film une quatrième semaine à l'affiche de Radio City Music Hall. Rappelons que les vedettes principales de cette production sont Vivien Leigh et Laurence Olivier.

■ Betty Grable. Voilà à coup sûr une nouvelle étoile dont l'ascension dans le ciel de la célébrité américaine s'annonce comme vraiment vertigineuse ! Les connaisseurs — et ils sont nombreux — n'ont pas ménagé à l'endroit de l'exquise Betty, les exclamations admiratives dont toute la gamme, semble-t-il, paraît avoir été épuisée lors d'un récent concours.

■ Barbara Stanwyck, si remarquable par sa fraîcheur et son élégance devait jouer — croyez-le ou non — le rôle d'une vieille femme âgée de 109 ans ! Afin de mieux camper son personnage, Babs jugea bon de se rendre incontinent dans une institution qu'habitent ces dernières seulement. Quelle ne fut pas sa surprise de n'y trouver que des « jeunesses » de soixante et dix à quatre-vingt-dix ans qui passèrent leur temps à lui poser des questions sur Robert Taylor et Gary Cooper ! Il faut donc croire que tous les âges ont le même plaisir.

■ Les débutantes de la carrière cinématographique ont quelquefois des caprices qu'elles entendent imposer à leurs collègues, même en faisant leurs premières armes. C'est ainsi que Patti McCarthy, ancienne secrétaire de Dorothy Lamour, refusa catégoriquement de se laisser embrasser par son partenaire Alan Baxter, dans *Under Age*, tant que ce dernier n'eût pas consenti à se vaporiser la gorge ! La crainte du rhume des uns fait quelquefois l'ennui, sinon le malheur des autres . . .

■ Voici un fait assez amusant qui s'est produit au cours d'un programme radiophonique, genre « quizz », qui vaut d'être raconté ici : On demandait à un concurrent de nommer trois choses contenant le mot « wind », ayant toutes trois un rapport avec la vie hollywoodienne. Telle fut la réponse heureuse du concurrent : « Gone with the Wind », « Trade Winds » et . . . « Wendy Barrie ». Le type eut la récompense.

ROBERT PRESTON et LORETTA YOUNG, les deux vedettes du très beau film : "The Lady from Cheyenne".

■ Le travail des artistes n'est pas toujours aussi agréable qu'on veut bien le croire, et ce n'est pas tout le monde qui se plierait volontiers à toutes les contingences du métier. Ainsi, dans *Flame of New Orleans*, l'exquise Marlène Dietrich dut, sans rouspéter apparemment, se laisser choir avec son cocher du haut de son tilbury dans une marre de boue ! Sans parler des répétitions ! . . .

■ La compagnie Paramount tournera un film avec Bob Hope et Jack Benny au cours de l'été.

■ Paul Muni qui ne compte plus ses succès, tellement il en a remportés, a décidé, au plus grand étonnement de ses intimes et admirateurs, de se retirer tout bonnement et simplement à la campagne où il entend y mener pendant une année ou deux une vie des plus provinciales. Ce fut, a-t-il dit dernièrement, le rêve de ma vie de gagner assez d'argent pour, un jour, me reposer à la campagne sans me préoccuper de rien ! Qui l'en blâmerait ! . . .

Mickey Rooney

amateur versatile

Mickey Rooney peut jouer à peu près de tous les instruments de musique. Et c'est surtout dans STRIKE UP THE BAND, film de la M.-G.-M., qu'on peut bien se rendre compte d'une si étonnante versatilité. En haut, à gauche, on le voit, s'en donner à cœur joie sur le clavier, au milieu d'une foule d'admirateurs, tandis qu'en bas, il semble plus recueilli devant le xylophone. Enfin, la frénésie du rythme reprend ses droits sur la petite et la grosse caisse. Incidemment, disons que le pauvre Mickey, afin de mieux maîtriser ces deux derniers instruments, eut le courage et la patience de s'enfermer dans sa chambre deux heures par jour, et cela pendant trois longues semaines. Voilà ce qu'on peut appeler du sacrifice librement consenti pour l'amour de sa carrière. Mais il en est bien récompensé puisque son succès est plus grand que jamais. Toutefois, le brave et sympathique Mickey paraît regretter amèrement une chose : celle de ne pouvoir passer comme tout le monde une soirée agréable de temps en temps, où il pourrait faire ce que bon lui semblerait. Rien n'est plus légitime ! ... mais le métier implacable dans ses exigences n'y entend rien !

THE MAN WHO LOST HIMSELF

avec

KAY FRANCIS

et

BRIAN AHERNE

Avec THE MAN WHO LOST HIMSELF, nous voilà en plein quiproquo jusqu'au cou. Il s'agit là d'une histoire comique au possible de deux sosies dont la ressemblance absolument parfaite — puisque les deux personnages sont interprétés par Brian Aherne — crée une indescriptible confusion au sein des amis et de la famille même de l'un des deux types que l'on prend toujours pour l'autre. C'est en somme, comme qui dirait l'histoire du "frère de l'autre"! — En haut, à gauche, Mme Scott (Kay Francis) toute heureuse de fuir de l'asile avec l'homme qu'elle prend pour son mari, revenu, paraît-il, à de meilleurs sentiments. — Au centre, ce pauvre M. Evans (Brian Aherne) dans l'impossibilité de pouvoir expliquer son embarras. — Sur la photo du bas, une autre scène amusante de cette très agréable comédie.

Carole Lombard

DE LA SCENE A L'ECRAN

Il n'y a rien de bien particulier à noter dans la prime jeunesse de Carole Lombard, si ce n'est qu'elle habitait avec sa famille la ville de Fort Wayne, Indiana, où elle est née le 6 octobre 1909.

Plus tard, cependant, vers l'âge de quinze ans, elle comprit peut-être mieux que les camarades de son âge que la vie n'est pas toujours une partie de plaisir, et que le moment de devenir sérieuse vient beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait d'abord cru. « Dès cet âge, disait-elle un jour, je commençai à songer à gagner ma vie. »

Pauvre Carole ! Comme la chose arrive souvent chez les adolescents, elle se croyait déjà malheureuse, et comme presque nous tous à cette période de la vie, elle ne connaissait pas son bonheur ! Toutefois, elle constatera plus tard, aux jours de cette célébrité qui dut la surprendre elle-même, toute l'influence heureuse qu'ont eu sur sa vie ses premiers soucis, ses premières appréhensions.

C'est précisément ce qui lui fera dire « qu'on n'a pas le droit de regretter qu'un jour on a été obligé de gagner sa vie. »

Un grand projet

Les années passèrent et Carole, plus que jamais, était déterminée à devenir un jour une grande vedette de cinéma. Partout où elle se trouvait, ce rêve la hantait. Qui de nous, ne se rappelle pas avoir été naguère rivée à une idée, charmé par une obsession ?

Cette grande résolution de sa vie, elle l'avait prise trois ans avant que sa famille ne se décidât à venir s'installer à Hollywood. On comprend que l'atmosphère, l'ambiance du milieu avaient davantage ancré chez elle son amour du «beau mensonge » qu'est la vie transposée à la scène ou à l'écran. Sa mère, femme intelligente, eût tôt fait de comprendre qu'il eût été vain et inutilement cruel de vouloir entraver un tel projet. Bien au contraire, elle encouragea sa fille à persister, à travailler, à se préparer afin de faire d'un rêve, une réalité.

Ses études terminées à l'école primaire, Carole fit son entrée au High School où, pendant trois années, elle étudia ferme.

Habile et prévoyante, elle travailla de préférence les matières qu'elle jugeait alors de quelque utilité pour sa carrière future.

A l'école d'art dramatique

Il est intéressant de noter ici que plusieurs, à sa place, n'auraient pu résister à la grande tentation de brûler les étapes, de ne pas s'astreindre aux travaux préparatoires ; bref, de se lancer tout de suite dans le cinéma comme un jeune oiseau se lance hors du nid. Non, Carole était beaucoup trop sérieuse pour se lancer ainsi à l'aveuglette et compromettre peut-être son avenir. Non, cela, elle le comprit et fut assez sage de bien se mettre dans la tête qu'un stage dans une école d'art dramatique constituait encore la préparation la plus rationnelle à la carrière d'actrice de cinéma.

Donc, pendant trois ans, elle étudiera l'art dramatique dans une école de réputation sérieuse.

Désormais, les évènements se développeront avec plus de rapidité. C'est ici que l'on pourra constater que la réussite n'est souvent rien d'autre qu'un travail persévérant et une longue patience au service du talent naturel.

Succès sur la scène

Enfin, le jour arrive où Carole tente ses premières armes sur le plateau de l'institution même où elle a étudié l'art dramatique

On est frappé tout d'abord de sa grande beauté. On remarque ensuite son élégance naturelle, son maintien, sa facilité de débit, l'aisance de son jeu. Bref, on est en face d'une actrice qui est en pleine mesure *(Lire la suite page 46)*

Etoile du Jour au Lendemain

PAR
LOUISE GILBERT - SAUVAGE
Notre correspondante de Hollywood

DE TOUTES les histoires merveilleuses qu'on projette sur l'écran, il n'en est pas de plus émouvantes que celles de ces jeunes filles qui, du jour au lendemain, se trouvent transformées pour ainsi dire, de bergères qu'elles étaient hier, en princesses du cinéma par une brusque et vertigineuse ascension dans les rangs des étoiles.

Telle est bien l'aventure qui vient d'arriver à Jane Russell qui est la plus récente étoile de Hollywood. Elle n'a que dix-neuf ans. Il y a quelques mois à peine, elle était encore receveuse chez un médecin et ne recevait pour salaire que dix dollars par semaine.

Aujourd'hui, c'est aux quatre chiffres que s'élève le traitement que lui prévoit un enviable contrat.

Sa mère, Géraldine Russell, était, elle aussi avant son mariage, une actrice de renom. Et son rêve, lorsque Jane naquit, était bien de la voir un jour devenir étoile de cinéma.

« Je suis au comble de ma joie », m'a-t-elle dit, lorsque je la rencontrai sur le plateau de *The Outlaw*, film de Howard Hughes dans lequel Jane fait ses débuts au titre d'étoile.

A mes questions, Jane me répondit le plus simplement du monde : «Je suis si peu habituée aux interviews, et tout cela est encore si nouveau pour moi, que vous voudrez bien dire seulement à vos lecteurs, combien j'espère m'acquitter de mon rôle de façon à les intéresser. »

S'il faut en juger d'après les quelques scènes que j'ai vu tourner ce jour-là, je puis dire que Jane Russell sera certainement à la hauteur de la confiance que son directeur a mise en elle.

Miss Russell est une athlète très jolie. Elle a cinq pieds et sept pouces de grandeur et pèse 122 livres. Ses cheveux et ses yeux sont bruns. Sa tenue est remarquable.

Son histoire n'est pas celle de la pauvre Cendrillon qui dut attendre bien longtemps avant de découvrir sa bonne étoile. Howard Hughes la découvrit au cours de recherches qu'il faisait en examinant des photos de modèles. La sienne lui tomba dans les mains. Il fut frappé, et sur-le-champ, décida qu'il verrait le plutôt possible cette jeune fille qui semblait pouvoir si bien incarner l'héroïne de son scénario qui a pour titre *The Outlaw*.

Le lendemain, ce fut l'interview, le bout d'essai et une série de photographies. On sait qu'à l'écran, la première condition de succès est d'être photogénique. Or, Jane est magnifiquement photogénique.

Sa mère m'a appris que Jane est née à Bemidji, Minnesota, le 21 juin 1921. Avant la naissance de leur fille, les Russell habitaient Edmonton, au Canada. Leur désir que leur enfant fut Américaine dès sa naissance explique qu'ils s'installèrent aux Etats-Unis peu de temps avant l'heureux événement.

Le poupon n'avait que trois mois lorsqu'on l'amena à Burbank, Californie, où la famille vit encore.

Toute l'éducation de l'enfant fut orientée en vue de sa future carrière d'artiste. Madame Russell se fit elle-même le professeur de sa fille et lui apprit, dès son enfance, la technique et les secrets de son futur métier.

Plus tard, lorsque la famille se fut enrichie de quatre autres membres, la maman de ce « quintette » que composent Jane, Tom, Kenneth, James et Wallace, organisa une petite troupe de famille ainsi qu'un orchestre qui depuis, est devenu fameux. Faisaient aussi parti de cet ensemble quelques jeunes musiciens du village.

Depuis des années déjà, cet orchestre de jeunes musiciens a, chaque vendredi soir, un engagement aux divers clubs de Los Angeles pour des soirées de tous genres.

C'est en souriant que Mme Russell m'assure que sa fille Jane a toujours été un genre de « tom-boy ». Son plus grand amusement était, me disait-elle, de grimper dans les arbres et de se percher sur les clôtures. Manier le bâton au jeu de la balle-au-camp était chose facile pour elle. Son adresse d'écuyère se comparait avantageusement à celle des garçons du voisinage. Mais, il y a deux ans, elle changea du tout au tout, quittant ses allures de garçon pour désormais s'appliquer à devenir « une femme accomplie ».

Mme Russell ne paraît pas le moindrement surprise de la magnifique opportunité qui est offerte à sa fille.

« Je savais depuis longtemps, m'a-t-elle dit, que tout se passerait ainsi. Je ne pouvais penser à l'avenir de Jane sans chasser cette idée de mon esprit qu'elle deviendrait une étoile comparable aux plus grandes de tous les temps », ajouta-t-elle.

Persuadée que sa fille réussirait un jour, elle la préparait en lui faisant fréquenter les écoles d'art dramatique les plus réputées de Hollywood. Ce fut ainsi que Jane étudia sous la direction de Maria Ouspenskaya *(Lire la suite page 48)*

Trois poses caractéristiques de JANE RUSSELL qui devint "étoile du jour au lendemain". A gauche, en page 8, en compagnie de JACK BEUTEL, son partenaire — également nouveau venu à l'écran — dans une scène de THE OUTLAW, leur premier film. Qu'elle soit grave ou souriante comme dans la page 9, Miss Russell n'en est pas moins rayonnante de ce charme qui lui valut une si rapide ascension !...

ANNE SHIRLEY
DE RETOUR AUX STUDIOS

ANNE SHIRLEY qui, depuis de nombreux mois, avait dû se retirer de toute activité cinématographique à cause de la naissance d'une belle grosse fille, réintégrera, sous peu, les studios de la RKO-Radio. Avec cette nouvelle qui sera favorablement accueillie de tous les cinéphiles, nous avons également appris que ce sera dans THE FATHER TAKES A WIFE, aux côtés d'Adolphe Menjou, Signe Hasso, James Ellison et Albert Vila que la célèbre Shirley reprendra son travail.

A la page 14 de ce présent numéro de juin, on y parle d'enfants prodiges. Or, savait-on qu'Anne Shirley, avant qu'elle ne se manifestât comme artiste accomplie, fut précisément l'une des plus remarquables de ces enfants surdoués ? En effet, Anne, à sa majorité, pouvait parler de sa carrière cinématographique déjà vieille de dix-huit ans, et vous donner les titres d'une cinquantaine de films dans lesquels elle avait joué. Certes le cas justifie le pléonasme : elle fut prodigieusement prodigieuse !

They met in Argentina

Il semble que le cinéma américain s'évertue depuis quelque temps de mettre en lumière le charme, la couleur et le pittoresque du Mexique, et surtout de l'Amérique du Sud. Pour nous, Nordiques, géographiquement, sinon de culture, ces lointaines contrées sont tout autant remplies d'intérêt que les pays d'Europe. On y trouve un contraste qui fait au même titre l'objet de nos désirs de voyages et d'études. C'est ainsi que dans la nouvelle production de R. K. O. Radio : *They Met in Argentina*, qui met en vedette Maureen O'Hara, Alberto Vila et James Ellison, nous pourrons trouver sur l'écran la splendeur ensoleillée du sud. Ci-contre, à droite, la délicieuse Maureen O'Hara que le vêtement si simple et si charmant rend encore plus attrayante. A noter l'immense et amusant sombrero ainsi que les poteries qui complètent la couleur locale. En bas, à gauche, Alberto Vila qui s'efforce de mettre en valeur son talent pour la guitare espagnole devant la belle Maureen qui semble montrer beaucoup d'intérêt et James Ellison sur le visage duquel, on peut lire un peu de scepticisme, à moins que ce ne soit de l'envie. A droite, Miss O'Hara transformée en charmante amazone.

PRODUCTION RKO RADIO

The Flame of New Orleans

avec

Marlene Dietrich et Bruce Cabot

Le charme de Marlene Dietrich est toujours aussi goûté que jamais, et son dernier film : *The Flame of New Orleans*, dont on parle tant, nous est la preuve que la célébrité peut, quelquefois, n'être pas éphémère. Sur la photo du centre, Marlene regarde avec nonchalance le magnifique trousseau de mariage dont les beautés lui sont vantées par la couturière. En haut, à droite, Bruce Cabot, le partenaire de Miss Dietrich, appuyé sur la fenêtre de cette dernière, frappe discrètement sur la vitre pour solliciter son admission. Sur la photo du bas, Marlene sortant de sa rêverie fait à sa brave Clémentine (Thersa Harris) l'aveu de son amour pour un pirate du Mississipi. *The Flame of New Orleans*, rappelons-le incidemment, est la première réalisation de René Clair en Amérique.

POT O'GOLD

Présentation James Roosevelt

POT O' GOLD est la première présentation cinématographique de James Roosevelt qui, comme on le sait, a offert le printemps dernier ses services à la Défense de son pays au titre d'enseigne de marine.

Il s'agit, avec *Pot O' Gold*, d'une production genre comédie musicale à grand déploiement de mise en scène. La distribution, des plus intéressantes, comprend notamment : James Stewart, Paulette Goddard, Mary Gordon et autres.

Il est à remarquer que Horace Heidt et ses fameux *Musical Knights* mettent dans le tableau une note de gaîté et d'entrain qui demeurera inoubliable.

On sait que ce genre de comédie musicale filmée lance avec succès dans le public des mélodies populaires dont la carrière est souvent heureuse et longue. Ainsi, il est permis de croire que les airs *Broadway Caballero, Do you believe in fairy tales? When Johnny toots his horn* seront eux aussi bien accueillis.

Ci-dessus, les deux vedettes JAMES STEWART et PAULETTE GODDARD dont l'attitude d'entrain et de jeunesse donne une idée exacte de l'allant, de la fraîcheur et, pour tout dire, du " pep " de POT O' GOLD. Sur la photo du bas, les deux vedettes du même film exécutant une rhumba éclatante de mouvement, et de couleur

PRODIGES

Il est à croire que de tout temps, les enfants prodiges n'ont pas fait que l'étonnement et l'admiration des foules. Ils ont été et sont encore, aux yeux du pédagogue et du psychiâtre, l'objet de la plus intéressante étude. Pour nous, cinéphiles, ce qui, chez les enfants prodiges, nous intéresse davantage, c'est bien cette distraction joyeuse, si dénuée de tout artifice savant et de toute prétention que nous procurent ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes privilégiés. La musique et le théâtre qui sont au nombre des arts les plus vieux de la civilisation ont, depuis des dates très reculées, enregistré dans leurs annales maints prodiges dignes du plus haut intérêt.

Bien que beaucoup plus jeune, le cinéma, néanmoins, peut s'enorgueillir lui aussi d'avoir produit de remarquables phénomènes. Les cinéphiles plus âgés ont sans doute conservé dans leur mémoire le souvenir de cet incroyable petit bonhomme d'artiste qu'était, il y a plus de vingt ans Jackie Coogan. A peu près vers la même époque, il y eut aussi la charmante Baby Peggy dont le succès fut peut-être de moins longue durée, mais qui, pour cela, n'en était pas moins bien douée.

Forcément, le besoin d'abréger nous oblige d'être injuste et d'en passer. Afin de n'être pas coupable d'une injure collective, rappelons au moins en passant tout ce qu'il pouvait y avoir de remarquable dans le temps déjà lointain des *Our Gang Comedies* !

"Circulez !..." semble dire Baby QUINTANILLA.

SHARON VAN, dans les bras de FRANK McHUGH.

Puis ce fut l'époque heureuse de Jackie Cooper, digne émule de Jackie Coogan. Qui de nous ne se rappelle avoir été touché jusqu'au plus profond de l'âme par cet adorable enfant d'hier à peine !

Et la savoureuse Jane Withers qui à elle seule était tout un poème !... charmante petite bonne femme toute rêvée pour *Peg de mon Cœur*. Que dire aussi de Baby LeRoy et de tant d'autres qu'il faut passer !

Shirley Temple, enfin, *the last but not the least*, qui eut et qui a encore pour admirateurs, tout le monde entier.

Mais voilà que nous sommes maintenant dans la fine fleur de la jeunesse avec Baby Quintanilla, en haut à droite, et l'exquise petit Sharon Van, en bas, à gauche, que tient dans ses bras, tout fier comme s'il était son véritable papa, le souriant Frank McHugh.

Quel avenir est réservé à ces deux dernières trouvailles ? Dieu seul le sait, sans doute un peu leurs directeurs, et très certainement leurs parents.

Pour l'instant, il nous suffit de voir en eux tout ce qu'il y a de plus pur dans la beauté et le charme de l'enfance. Pour ce qui est de Baby Quintanilla, la plus jeune vedette de Hollywood, disons qu'il n'a que dix mois et qu'il l'heureux gagnant d'un concours auquel prirent part 1500 bébés de son âge. Quant à la petite Sharon Van, l'histoire de ses débuts est à peu près identique.

Bonne chance et longue vie aux deux nouvelles étoiles !

A BÂTONS ROMPUS

Notes sur IDA LUPINO

Décrire en quelques traits le tempérament d'Ida Lupino n'est pas chose facile. Il y a chez elle, tant d'originalité, tant d'allure primesautière, qu'à certains moments, il est beaucoup plus intéressant de l'entendre elle-même vous raconter à sa manière personnelle certaines situations amusantes de sa vie. Econtons d'abord un peu :

« Ma carrière ! . . . mais je l'ai commencée bien des fois. » Voilà déjà une répartie bien digne de « l'enfant terrible » qu'est Sacha Guitry. Et, tout comme ce dernier, il semble bien que la pétillante Ida dut chercher longtemps, non pas sa personnalité, mais la formule et le genre qui convenaient le mieux à son tempérament. « Je fus véritablement heureuse, lorsque je jouai dans *Drive by Night*. Pour une artiste qui commença à étudier son art dès l'âge de sept ans, il est à présumer que la belle Ida, à venir jusqu'à ce moment, fit quelques griefs à la vie.

■

Lupino, tout aussi bien que Ida, est un nom qui a plutôt une consonnance latine. L'impression est justifiée par l'origine de cette artiste anglaise ; car il est bien exact que la famille de son père est originaire d'Italie. Ida elle-même est née à Naples au cours d'une tournée que faisaient ses parents en ce pays.

■

Si l'hérédité peut compter pour quelque chose dans la carrière d'un artiste, on peut certes dire, et sans crainte de se tromper, que Mlle Lupino n'a rien à envier à personne. Il est est intéressant de noter que parmi ses ancêtres, il y eut pendant quatre siècles des comédiens qui firent du théâtre sous toutes ses formes. On ignore si Ida Lupino a en sa possession un arbre généalogique d'une telle lignée d'acteurs, mais il n'y a pas l'ombre d'un doute que cela ne devrait pas manquer d'intérêt. Le premier Lupino à faire souche en Angleterre immigra il y a déjà plus de cent cinquante ans. Il y a donc quelque chose de latin dans cette blonde beauté du Nord.

■

Mais revenons à une époque moins reculée, en 1916, date de naissance de Mlle Lupino. Nous avons fait, tout à l'heure, une comparaison entre Ida Lupino et Sacha Guitry, et vous pouvez

IDA LUPINO et son mari LOUIS HAYWARD, s'amusant avec leur chien berger.

■

Les mêmes examinant avec intérêt, dans leur salle de jeux, un mode ancien d'éclairage.

croire qu'il n'y a là rien d'étiré. Ida, tout comme Guitry, est née de père et de mère comédiens eux-mêmes. C'est donc dire que dès qu'elle prit contact avec le monde, elle se trouvait déjà dans l'ambiance du théâtre. Nous avons dit, plus haut, que Mlle Lupino eut son père pour premier maître. En effet, dans une telle famille où la tradition importante est le théâtre, l'orientation et l'éducation y commence très tôt. A sept ans, on donna à Ida, en guise de jouet, un petit théâtre miniature, oh ! mais là, quelque chose de complet comme théâtre. Ce fut donc à l'aide de cet ingénieux accessoire que notre héroïne et sa jeune sœur Rita étudièrent les éléments fondamentaux de cet art. Chose curieuse à noter, papa Lupino, contrairement à ce qui se fait encore de nos jours, interdit catégoriquement à ses deux enfants d'étudier les règles conventionnelles de l'élocution, et au surplus, leur défendit aussi, et non moins catégoriquement, de participer à toute audition d'élèves où l'on y récitait des vers. Si étrange et si paradoxal que cela puisse vous paraître, le répertoire d'Ida, à six ans, se composait, en plus d'un certain nombre de rôles importants, de tout Shakespeare, rien que cela ! . . .

■

On sait que Mlle Lupino n'a pas toujours été d'accord avec ses directeurs américains de cinéma. A la suite d'une mésentente avec ces derniers, au sujet de certains rôles plus ou moins appropriés à sa personnalité, Ida dut rester deux années entières dans l'inactivité. C'est d'ailleurs ce qui lui fera dire : « Ma mère me fait constamment le reproche de gesticuler outre mesure avec mes mains lorsque je parle. Je comprends que je suis peut-être nerveuse et irritable, mais après tout, il ne faut pas oublier que c'est excusable d'être dans cet état quand pendant si longtemps on est condamné à ne rien faire et à attendre ! . . . » Mais maintenant, tout cela est arrangé. On nous assure que Mlle Lupino nous revient plus belle et plus intéressante que jamais. C'est bien ce que nous attendons dans la dernière production *The Sea Wolf*.

■

Il ne se pouvait pas que la dynastie des Lupino — encore plus ancienne que celle des Barrymore — ne s'éteignit aussi brusquement.

THE BRIDE CAME C.O.D.

Dernier film de

James Cagney et de Bette Davis

Ces trois photos remarquables donnent bien l'idée de tout l'intérêt que comporte THE BRIDE CAME C. O. D. qui a comme vedette féminine la non moins célèbre Bette Davie. C'est là, certes, un film à ne pas pas manquer.

AU NATUREL, James Cagney est exactement comme vous le verrez dans son dernier film, « *The Bride Came C. O. D.* », il chante, il siffle, il danse, et il tourmente ses pauvres metteurs en scène jusqu'à ce qu'ils s'en arrachent les cheveux de désespoir... Rappelons que James Cagney, qui jouit aujourd'hui d'une extraordinaire réputation, se laissa tenter par un ami qui lui proposa un soir de s'engager comme figurant dans une revue. Que de chemin parcouru depuis de si modestes débuts ! Il fut découvert comme le parfait ganster. Et, bien entendu, l'écran l'appela à lui. A partir de ce moment Cagney était devenu l'homme du jour, et le plus beau, c'est qu'il y est resté.

Simples Propos

ENTRE DEUX SCENES

Sur la photo de droite, la remarquable Ingrid Bergman, dont on a tant parlé ces derniers temps, juge opportun de se faire un brin de toilette entre deux scènes de son nouveau film : *Rage in Heaven*. Ce qui indique bien que dans les studios de cinéma, il y a toujours moyens de s'occuper à quelque chose.

S'il n'y avait encore que le soin de son apparence à surveiller, la vie dans ce genre de travail ne serait que charme et agrément. Mais Mlle Bergman vous répondra qu'il en est tout autrement. Les profanes qui voient toujours tout en rose dans le cour du voisin, et particulièrement dans le cas présent, ne pensent pas toujours qu'il faille apprendre son texte, imaginer la composition d'un personnage, suivre à la lettre les instructions compliquées d'un directeur, s'astreindre à de nombreuses et à d'extênuantes répétitions et que sais-je encore ! . . . Non, le cinéma, pour ceux qui en font, n'est pas qu'un art d'agrément, mais aussi un travail et un travail laborieux, vous dira Miss Bergman.

■

En bas, à droite, Gary Cooper serrant cordialement la main de J. Warren Kerrigan. On pourrait fort à propos intituler cette scène : « Rencontre du *Parlant* et du *Silencieux*. » Car, pour ceux qui l'auraient oublié, ou ceux qui n'ont pas connu le cinéma muet dans toute sa splendeur, J. Warren Kerrigan, que l'on aperçoit tout souriant, est l'une des anciennes vedettes de cette époque glorieuse. Cooper, incidemment, tourne pour Warner Bros., *Meet John Doe*, avec comme partenaire, Barbara Stanwyck.

■

« La Belle et les Bêtes » dans une pose des plus sérieuses . . N'est-ce pas qu'on serait tenté de croire que la délicieuse Virginia Grey semble consulter ici les deux chimpanzés sur certaines difficultés provenant du texte de *Blonde Inspiration* qu'elle est en train d'étudier ? . . . Avec un tel intérêt qu'inspire une aussi grande bienveillance il n'y a pas à douter un instant qu'ils finiront pas trouver la petite bête noire !

VIRGINIA GREY étudiant son texte avec deux drôles de camarades.

INGRID BERGMAN se faisant un brin de toilette entre deux scènes de " Rage in Heaven ".

Rencontre du " parlant " et du " silencieux " : GARY COOPER et J. WARREN KERRIGAN.

"THE OUTLAW"

Jane Russell et Jack Beutel qui, hier encore, s'interrogeaient sur leur avenir, sont devenus du jour au lendemain, pour ainsi dire, des personnages de premier plan dans le monde du cinéma. Respectivement âgés de 19 et de 21 ans, on pourrait certes le dire qu' "aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années.

Production 20th Century - Fox

Ces trois scènes remarquables donnent, au lecteur, une juste idée de l'intérêt dramatique intense qui se dégage du nouveau film : *The Outlaw*. Dans la photo du haut, le docteur Holliday faisant soudainement volte-face à son vieux camarade, le shériff Pat Garrett, qui veut mettre sous arrêt le jeune Billy (Jack Beutel), gravement blessé d'un coup de feu. Ci-contre, la jeune Rio (Jane Russell), toute attristée de l'état inquiétant dans lequel se trouve Billy, notoirement réputé de bohême, et de méchant garçon, entre doucement dans la chambre du malade. Plus bas, une autre scène dramatique du même film. Il est intéressant de noter que les deux vedettes de cette production (Jane Russell et Jack Beutel firent tous deux leurs débuts dans *The Outlaw*. Dans ce numéro, on verra une article de Louise Gilbert-Sauvage, notre correspondante de Hollywood, entièrement consacré à Jane Russell.

L'Amour qui triomphe

Roman complet,

par

Bertrande Rouzes

François ?

De l'intérieur de la ferme, dont les fenêtres grandes ouvertes semblaient aspirer les joyeux rayons du soleil matinal, l'appel avait jailli.

Debout, le dos appuyé à la porte du hangar tout proche, François, occupé à aiguiser une faulx, dressa l'oreille.

— François ? François ? répéta la voix claire.

Le jeune paysan posa soigneusement sa faulx sur un entassement de bûches.

— Voilà, patronne, voilà ! dit-il en même temps très haut, et il se dirigea avec empressement vers la maison.

Une petite tête brune tout ébouriffée, ravissante de jeunesse et de fraîcheur, venait de se montrer dans l'encadrement de l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Un regard vif et rieur se levait vers l'homme, et de la bouche minuscule, pareille à deux pétales de rose pourpre, glissait cette demande :

— François, n'avez-vous pas un couteau sur vous ?

— Mais certainement que si, patronne. Mon couteau et ma montre, ce sont deux compagnons qui ne me quittent jamais.

François parlait lentement, d'une voix un peu assourdie qu'agrémentait cette variété d'accent méridional qui longe la Garonne, de sa rencontre avec l'Ariège jusqu'à son passage à Castelsarrasin, et qui est moins grasseyant qu'à Bordeaux et légèrement plus chantant qu'à Marseille.

Ayant remis l'objet à celle qu'il appelait « sa patronne », le paysan vint s'accouder de l'extérieur à l'appui de la fenêtre d'où la jeune fille avait disparu. Sa voix continuait cependant à se faire entendre, coupée de temps à autre par l'affairement de quelque absorbante occupation.

— On ne trouve rien dans cette maison abandonnée depuis si longtemps !... Et, pour dénouer les cordes emmêlées... Ah ! c'est encore papa qui a dû attacher ce sac ! . . .

Brusquement, François fit un mouvement :

— Attendez ! cria-t-il. C'est trop rude pour vos mains de demoiselle ! Je vais vous aider . . .

Et, poussant la lourde porte de vieux chêne fendillé, noir de moisissure, il entra dans la vaste salle, où, parmi l'amoncellement de paquets grossièrement ficelés et de malles antédiluviennes, la jeune maîtresse du lieu se dressait, petite adolescente gracieuse et fine malgré la simplicité austère et quelque peu rustique de sa mise.

— Je vais vous aider ! répéta François. Où voulez-vous que . . .

— Déversez le contenu du sac sur la table. Je le rangerai ensuite dans l'armoire.

Elle désignait un immense meuble ancien, aux ferrures envahies par la rouille, mais dont les artistiques ciselures ornant les lourds battants n'avaient guère été endommagées par l'humidité et l'abandon.

L'homme venait de soulever le sac et de lui imprimer une brusque secousse. Du linge tomba, pêle-mêle.

— Oh ! fit la jeune fille avec une moue ennuyée, tout va se déplier.

— Ma foi, vous connaissez le proverbe : « On ne fait pas d'omelette . . . »

— Sans casser des œufs? acheva-t-elle en riant. De même qu'on n'opère pas un déménagement sans que quelque chose s'abîme. Vous avez raison ! J'en serai quitte avec un bon coup de fer serai quitte avec un bon coup de fer quand tout sera remis en place.

Elle saisit une pile de linge dans ses bras et s'approcha de l'armoire.

— Alors, comme ça, fit François, pensif, vous allez prendre la direction de la maison ?

— Bien sûr ! Cela vous étonne ?

— Un peu . . .

— Tiens ! Pourquoi ? interrogea-t-elle, sans se retourner.

— Vous allez faire la soupe pour le patron et pour moi, laver, repriser, soigner les bêtes ? . . .

— Mais oui, François. Je vais faire toutes ces choses et même, au besoin, les soirs d'orage, aider à la fenaison . . . Vous verrez si je ne deviens pas rapidement une bonne fermière !

Le jeune garçon hésita un instant, puis, tout rêveur :

— Ça ne me regarde pas, moi, mais enfin, si c'est pour ça qu'on vous a tenue en pension jusqu'au mois dernier . . .

La brune adolescente fit volte-face et, sérieuse tout à coup :

— Ecoutez, François, à la pension, j'ai acquis beaucoup de connaissance que je n'utiliserai certes pas dans ma basse-cour ! Mais j'ai appris aussi à me contenter de mon sort, à accepter joyeusement ma destinée et ceci, voyez-vous, me servira toute la vie !

— Mais, répliqua le domestique goguenard, vous n'aviez pas besoin de le lire dans les livres qu'il faut se contenter de son sort ; les vieilles femmes du village vous l'auraient tout aussi bien enseigné . . .

— Ce qu'on lit, ce qu'on entend dire, murmura la jeune fille, ce n'est pas ce qui persuade le plus ! C'est ce qu'on voit. Or, j'ai *vu*, de très près, vivre quelques-unes de mes compagnes, plus fortunées que moi, dont les parents, — des gens à particule ! — côtoyaient au parloir mon cher papa, vêtu en paysan, lui, et s'appelant sans prétention aucune : Paul Grémier, tout bonnement . . . Eh bien ! ces compagnes-là, qui se proposaient en retournant dans leur famille de mener une existence oisive, elles avaient chacune des soucis, des préoccupations qui ne me hanteront pas, moi, dans la vie toute simple qui m'attend. Aussi, je ne les ai jamais enviées, jamais ! Je n'ai pas cessé, un seul instant, d'envisager bravement mon avenir, tel que, normalement, il devait se présenter . . . Et c'est pourquoi aucune déception ne m'a attristée, au retour . . . Voilà ! . . .

Un lumineux sourire transformait subitement ce visage ingénu auquel l'expression de gravité venait de prêter un instant un charme nouveau absolument inattendu. Maintenant, elle était redevenue la petite fille joyeuse et nette, éclatante de vie jeune et enthousiaste ainsi qu'une fleur d'avril.

Le paysan admirait ce subit changement et restait là, adossé à un meuble, comme embarrassé de ses longs bras, de ses mains inactives.

Il était vêtu d'un pantalon de toile d'un gris délteint par les lavages successifs. Le veston, maculé de taches, maladroitement rapiécé aux manches, s'ouvrait sur une chemise d'indienne, de propreté douteuse. Les épaules étroites, en désaccord avec sa taille de géant maigre, s'affaissaient en avant et le visage anguleux aux yeux gris, clignotants, au menton fuyant, aux lèvres minces ne dénotait point l'intelligence. Des cheveux châtains coupés courts, et qu'aucun souci d'élégance ne régimentait, poussaient dru au-dessus du front.

— Mademoiselle Jeanne, fit-il tout à coup, savez-vous à quoi je pense ?

— Non. Dites !

— Je pense que ça doit être bien agréable de vous obéir . . .

— Ah ! fit-elle en riant d'un rire franc et limpide. Eh bien, tant mieux ! Alors, comme je puis maintenant me passer de vous, qu'il vous soit agréable de retourner à votre travail. Qu'est-ce que

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

vous faisiez quand je vous ai interrompu ?

— J'allais partir au champ de blé avec ma faulx pour préparer le passage de la faucheuse . . . .

— Très bien ! Ne perdez pas une minute de plus. Je crois que père veut commencer la moisson cet après-midi. Courez ! Vous trouverez du changement ici, à l'heure de la soupe. Il faut que je rende cette ferme aussi plaisante que notre maison du village !

L'homme n'avait pas bougé.

— Ah ! ce n'est pas étonnant, déclara-t-il, en la contemplant béatement, qu'avec tant de vaillance, vous ayez transformé le patron depuis votre retour . . .

Elle se retourna, rouge de plaisir et, très vite :

— Papa est transformé ? C'est vrai ? Ça se voit ? Vous vous en êtes aperçu ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas le seul à m'en être aperçu ! On en parle déjà au village . . . D'ailleurs, pour que M. Grémier vous ait obéi au point de revenir ici, lui qui depuis dix ans avait comme qui dirait pris une demi-retraite !

— Que voulez-vous ! Je l'ai trouvé hargneux, déprimé . . . Sa propriété marchait mal, ses métayers venaient de le quitter sur une discussion au moment des travaux . . . Il se surmenait en venant ici, tous les matins, du village, et encore sans arriver à donner ordre à tout . . . Alors, je lui ai dit :

« — Ne cherche plus de bordiers. A cette époque de l'année tu n'en trouveras pas. Allons plutôt nous installer tous deux aux Arpents, dans notre vieille ferme. François Rispaut, que tu emploies à la journée, prends-le donc comme domestique à gages, puisqu'il fait ton affaire. Et tu verras que ça marchera. »

— Et le patron s'est laissé faire ! Pourtant, ça n'est pas dans son caractère de supporter que n'importe qui se mêle de ses affaires . . .

— Je ne suis pas n'importe qui, dites donc, François, dit l'adolescente en riant. Et maintenant, dépêchez-vous de vous en aller.

Docilement, le domestique levait déjà la main vers le loquet de la porte quand une autre, lui faisant face, dans un enfoncement du mur, s'ouvrit brusquement, livrant passage à un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, mais de forte corpulence, dont le visage rond aux joues cramoisies reflétait une violente fureur.

La porte se referma en claquant.

— Oh ! papa ! s'exclama Jeanne, interdite, tandis que François demeurait à la même place, figé dans l'attente. Papa, qu'y a-t-il ?

— C'est du propre ! du propre ! clama le nouveau venu.

A son tour, François fit un pas en avant et questionna :

— Qu'est-ce qu'il y a, patron ?

— Ce qu'il y a ? . . . Il y a que je viens de découvrir une chose pas ordinaire ! Tu es monté au grenier à fourrage ?

— Mais oui, ce matin, comme d'habitude.

— Et tu n'as rien vu ?

Le propriétaire des Arpents se tourna vers Jeanne pour la prendre à témoin :

— Il n'a rien vu, profêra-t-il. Il faut toujours que ce soit moi qui . . .

— Mais, papa, tu m'inquiètes, fit la jeune fille alarmée. Dis vite : qu'y a-t-il au grenier à fourrage qui puisse te mettre en cet état ?

— Vas-y donc voir, François, ce qu'ils m'ont fait, les bandits ! Ils ont troué le mur !

— Mais quel mur ? Mais qui, « ils » ? demanda Jeanne, complètement incompréhensive.

— Le mur qui me sépare d'avec eux, donc !

François réprima un sourire. Il avait compris, lui.

— Les voisins ? Les Bastide, n'est-ce pas ? questionna-t-il. Ils ont troué le mur ? Et pourquoi ?

Grémier bondit:

— Pour y enfoncer une poutre, pardi ! . . . Ah ! ma fille, tu ne sais pas, toi . . . tu n'es pas au courant . . . Ces coquins ont bâti une nouvelle chambre, à ce qu'il paraît, pour le jeune qui vient de rentrer du « service » Ça c'est passé pendant que j'avais les métayers ici. Personne n'a pu les déranger pour faire leur coup. Leurs ouvriers sont entrés chez moi ! Ils ont dû acheter le silence de mes bordiers . .

Il se mit à marcher avec agitation, s'approcha de l'âtre éteint, cracha et acheva d'exhaler sa colère en répétant son épithète favorite :

— Bandits ! . .

— Mais alors, dit Jeanne, visiblement contrariée, cette poutre reposant sur notre mur, c'est pour soutenir un plafond, un toit ? . . .

Le « patron » ne répondit pas, reprenant sa marche furibonde à travers la grande pièce.

— Bizarre que je ne me sois aperçu de rien, continua le domestique.

— Tu te doutes qu'ils ont fait replâtrer de notre côté, grogna Grémier, s'arrêtant net. Mais ça saute aux yeux tout de même à un homme qui n'est pas aveugle !

— Alors, s'ils ont fait plâtrer, c'est fermé ? interrogea Jeanne. Et cela ne nous porte pas grand dommage ?

— Quand bien même cela nous en porterait moins, riposta violemment le paysan, je ne le tolérerai pas, ma petite! Ils n'ont pas le droit de percer chez moi, d'appuyer des poutres à un mur mitoyen, de me démolir ma maison . . .

— Oh ! démolir ! . . . balbutia Jeanne timidement.

Grémier la dévisagea, puis, d'un ton qui voulait être sévère :

— Tu ne vas pas les soutenir contre moi, Jeanne ?

— Oh ! mon papa ! . . . Comment veux-tu ? . . . Je ne les connais même pas, ces gens . . . Mais.. que vas-tu faire?

—Ce que je vais faire ? Appeler le garde, en premier, pour qu'il constate la chose . . . Oui, c'est ça ! François, va le chercher, le garde, et dis-lui que je compte réclamer une forte indemnité.

— Comme tout cela est ennuyeux ! s'attrista la jeune fille

Mais le domestique, qui semblait plutôt amusé par cette diversion que l'événement apportait à la monotonie des jours, s'écria avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle :

—Après tout, ils méritent une leçon, ces Bastide ! Ce qu'ils ont fait là, c'est pas à faire quand on est brouillés . . . Je saute sur mon vélo, patron !

II

APRÈS le départ du domestique. Jeanne Grémier vint à son père et, posant ses deux petites mains sur les robustes épaules de celui-ci, elle tendit vers lui un visage à la fois câlin et boudeur :

— Mon petit papa, murmura-t-elle, oublions vite ce fâcheux incident, veux-tu ?

Il se dégagea :

— Oublier ! C'est facile à dire, profêra-t-il avec humeur. Tu ne sais pas, toi, depuis plus d'un siècle que les Grémier et les Bastide sont ennemis, toutes les tracasseries qui ont alimenté notre haine sont venues de leur côté ? . . . Il n'y a pas six mois, tiens, tu étais encore en pension : le « Tigre » m'a intenté un procès, un procès que j'ai perdu, au sujet d'un fossé que je n'avais pas fait nettoyer à temps ! . . .

L'adolescente l'interrompit en souriant :

— Le « Tigre » ? Il est bien effrayant, ce surnom que tu as donné au père Bastide !

— C'est possible, grommela Grémier sans se dérider, mais il le porte à merveille. C'est l'homme le plus mauvais que je connaisse dans tout le canton !

Après un instant de silence, il poursuivit :

— Ignorerais-tu, par hasard, comment ils m'appellent, chez lui ?

— Oh ! qu'importe . . .

— Ils m'appellent le « Comte ».

La jeune fille se mit à rire :

— Le Comte ? répéta-t-elle. Mais ceci ne me paraît pas offensant pour toi.

— Tu trouves ? C'est pour signifier que je suis un fier. J'ai appris qu'ils trouvaient à redire lorsque je t'ai mise en pension . . . Comme si je n'avais pas autant de moyens que le Tigre, qui a tenu son fils pendant sept ou huit ans par les écoles ! . . . Je ne suis pourtant pas allé le chercher pour payer tes trimestres !

— En somme, fit Jeanne, que le ton toujours furieux de son père attristait de plus en plus, vous avez commencé à

vous détester dès votre jeune âge, et cela pourquoi, au juste ?

— Pourquoi ? Mais parce que nos ancêtres s'étaient toujours détestés, tout simplement pour ça ! répondit vivement Grémier. La haine, vois-tu, petite, c'est une chose qui se transmet avec le sang. Nos deux races étaient destinées à se haïr. Il faut que ça dure ainsi jusqu'à la fin du monde !

La jeune fille tressaillit, mais, ne voulant pas se laisser impressionner par cette déclaration, qu'elle jugeait pour le moins paradoxale, elle s'écria, affectant une insouciance joyeuse qu'elle n'éprouvait pas :

— Crois-tu, mon petit papa ? Je me suis pas de ton avis, moi, pas du tout ! La haine est un sentiment que Dieu réprouve, mes maîtresses me l'ont souvent répété. Et si le fils Bastide me ressemblait, nous nous moquerions de la tradition et nous enverrions nos enfants jouer ensemble . . .

Suffoqué, le paysan la dévisagea :

— Vous . . . vous enverriez . . . quoi ? Qu'est-ce que tu dis, Jeanne ?

Puis, l'empoignant par le bras, terrible :

— Jamais, rugit-il, jamais, comprends-moi bien, ne t'avise de répéter ce que tu viens de me dire ! Jamais ! . . .

— Oh ! tu me fais mal . . .

Il lâcha le bras et s'éloigna vers la porte.

— Le fils du « Tigre » ne m'a pas encore fait directement des « misères », poursuivit-il, mais il est son fils . . . et cela suffit pour que je le déteste autant que je déteste le père ! . . . Et toi, je te commande de penser et d'agir comme moi, vis-à-vis d'eux, tu entends, Jeanne ? . . .

Le teint du maître des Arpents, de rouge qu'il était l'instant d'avant, devenait brusquement couleur de brique. Ses yeux sombres brillaient étrangement sous la broussaille des épais sourcils.

Tandis que sa fille le considérait avec une sorte d'angoisse, il saisit un large chapeau de feutre déteint qui traînait sur un meuble et le posa distraitement sur ses cheveux gris. Il allait sortir.

— Papa ! cria Jeanne.

L'appel douloureux sembla tout à coup le rendre à la raison. Il se détourna, comme pour cacher une gêne, une confusion.

— Papa ! répéta Jeanne de sa même voix d'enfant douce et plaintive.

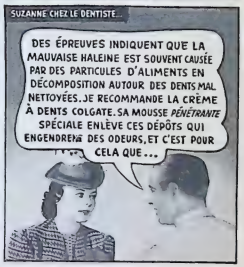
Comme il ne bougeait pas, sa main torturant le loquet de la porte, elle marcha vers lui à pas menus ; ses bras encerclèrent le cou puissant dont la peau brûlée par le soleil débordait de la chemise claire et très propre et, d'une légère pression, forcèrent la grosse tête à s'incliner.

Dociles alors, les lèvres du paysan se posèrent longuement sur le front pur de la petite.

— Méchant papa ! gronda enfin celle-ci, son clair sourire reparu. Sais-tu que

SUZANNE QUI AVAIT CHANTÉ LE MATIN

AVAIT CE SOIR-LÀ DU CHAGRIN !

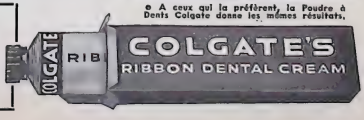


COLGATE combat la mauvaise haleine... fait briller les dents !

LA mousse *pénétrante* spéciale de Colgate va dans les interstices cachés entre les dents... aide votre brosse à dents à enlever les particules d'aliments en décomposition et à mettre fin à la salive stagnante dont les odeurs causent tant de mauvaise haleine. Et puis l'agent de polissage sûr et inoffensif de Colgate fait en même temps briller les dents de leur éclat naturel ! Employez toujours la Crème à Dents Colgate — régulièrement et fréquemment. Il n'y a pas d'autre dentifrice exactement semblable.

PLUS TARD, GRÂCE À COLGATE.

Le modèle géant est le plus économique



* A ceux qui la préfèrent, la Poudre à Dents Colgate donne les mêmes résultats.

tu m'as fait très peur ? . . . C'est fini, cette colère qui te rendait si laid ? Dis, dis-moi que c'est fini !

Attendri, l'homme se mit à lisser de sa grande main maladroite les boucles brunes de la charmante enfant. Il voulait parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Songe, mon papa, reprit-elle, que je me réjouissais tant de revenir ici, dans cette antique demeure où je suis née, où ma pauvre maman est morte ! Et voilà que, dès le premier jour, une imbécile rancune reparaît pour nous gâter notre bonheur !

— Est-ce de ma faute ? Suis-je allé les troubler chez eux, moi ? protesta Grémier véhémentement.

— Chut ! écoute encore . . . Je suis si désolée que nous ayons des ennemis, et que nous soyons les ennemis de quelqu'un ! . . . si désolée ! . . . Promets-moi que tu feras tout ce qui sera en ton pouvoir pour éviter avec nos voisins de nouvelles querelles ? . . . Dis ?

Le paysan se dégagea :

— Comment ! Mais il me semble . . .

— Fais-le pour moi, mon papa . . . pour que ta petite Jeanne ne perde pas sa gaieté que tu aimais tant ! . . . Ainsi, ce mur . . .

— Ah ! non, ma petite, je t'aime beaucoup, mais . . .

— Oh ! voilà que tu recommences !...

— Non, non . . . J'ai eu tort tout à l'heure. Mais il ne faut pas que tu te mêles de ceci . . . J'ai perdu un procès il y a six mois, avec le Tigre, n'est-ce pas ? Il faut que j'aie ma revanche et l'occasion qu'il m'offre est trop belle . . .

— Oh ! mon Dieu ! balbutia Jeanne, navrée. Il n'y a rien à faire . . .

Un bruit de pas retentit au dehors.

— Tiens ! s'exclama Grémier, toute sa fébrilité revenu d'un coup, voici le garde ! . . .

Et, ouvrant d'un geste prompt la porte donnant sur la basse-cour, il interpella un vieillard long et sec, proprement vêtu, qui s'avançait péniblement, appuyé sur une canne.

— Enfin ! Te voilà, Sacarol ! Mon valet t'a-t-il expliqué de quoi il retourne ?

— Mais oui, mais oui, et je n'ai pas perdu mon temps. Je viens tout droit de chez le père Bastide, pour lui présenter tes revendications.

Le bonhomme, conscient de son importance dans la commune, parlait avec une emphase comique, que rendait plus amusante encore l'accent du terroir.

— Ah ! ah ! fit Grémier impatient. Et alors, qu'a-t-il dit, le bandit ?

— Il a reconnu les faits, mais il refuse de te payer un centime . . .

— Il . . . il refuse ?

— Tout net. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il était dans son tort, en s'attaquant à un mur mitoyen sans permission de l'autre possédant . . que, de par la loi, tu étais en droit de lui intenter un procès . . . Tu ne te doutes pas de ce qu'il m'a répondu ?

— Non ! gronda Grémier en pétrissant rageusement son chapeau entre ses mains.

— Il m'a dit comme ça :

« — S'il a digéré sa honte depuis l'autre procès, celui du fossé, il n'a qu'à marcher ! »

« Il m'a répondu ça, tout pareil comme si tu t'entendais de sa bouche.

Le poing de Grémier s'abattit sur la table d'où un peu de linge glissa.

— Canaille ! rugit-il.

Puis empoignant le garde au collet, sans aucun respect de la charge dont Sacarol était si fier, il lui jeta en pleine figure :

— Il a bien fait, il a bien fait de parler comme ça, tu entends, Sacarol ! Ah ! ah ! « il n'a qu'à marcher ? » Eh bien, oui, je vais marcher et nous verrons ! Où est François ?

La figure du domestique se montra, masque hypocritement contristé, dans l'entre-bâillement de la porte.

— Attelle tout de suite Pomponne à la « jardinière », ordonna le maître de la ferme, d'une voix tonitruante qui provoqua dans la batterie de cuisine accrochée au-dessus de l'évier, un long écho sonore. Nous allons à Muret, déposer une plainte au procureur de la République.

— En ce cas, émit Sacarol en redressant son buste maigre avec importance, tu pourras me déposer chez moi, en passant. Mes jambes deviennent de plus en plus raides aux montées . . . Je ne sais pas si je pourrai continuer à remplir longtemps mes fonctions administratives !

Et le garde sortit en boitillant, sans même apercevoir, affaissée entre deux malles béantes, la pauvre petite Jeanne qui, cette fois, n'avait osé intervenir pour esayer de calmer la violente fureur de son père. Ce dernier quittait du reste la salle à son tour, sans lui jeter un regard ni une parole, comme s'il avait totalement oublié sa présence.

Le cœur serré, elle se remit à sa besogne interrompue. Et quand Pomponne, la jument grise, s'éloigna de la ferme, emportant, dans l'antique véhicule, le belliqueux Grémier et ses deux confidents, elle entendit à peine le bruit des sonnailles, tant son esprit était préoccupé.

Cette journée, dont elle s'était, d'avance, fait une fête . . . voilà ce qu'il avait fallu pour la troubler : une querelle mesquine et absurde ! . . . Pourquoi son père attachait-il tant d'importance à cette histoire de mur ? Et cette haine, cette haine héréditaire, qu'il entendait lui transmettre, qu'il lui ordonnait de nourrir en elle, qu'en ferait-elle ? C'était là un fardeau trop lourd pour ses frêles épaules, un fardeau qu'elle ne pourrait se résoudre à porter . . .

Pourtant, voyons, — elle le savait bien, elle ! — son père, cet homme violent, qui s'était fait dans tout le village de Fleurval la réputation d'un ours intraitable, cet homme était bon ! . . . Ne l'avait-il pas entourée depuis la mort de sa mère de soins et de tendresse que sa rudesse naturelle rendait plus touchants ? Et tout à l'heure, lorsque, ayant cédé à son emportement, il l'avait un peu rudoyée, à cause de Bastide, — ou plutôt de la paix pour laquelle elle luttait, — comme il l'avait embrassée affectueusement, avec l'évident désir de lui faire oublier sa mauvaise humeur !...

Il était bon . . . Et elle avait sur lui — c'était indiscutable — une grande influence. Il fallait savoir en user, voilà tout ! . . .

« J'ai voulu aller trop vite dans toute cette affaire, se reprocha-t-elle. J'obtiendrai davantage quand sa colère sera un peu calmée. Et, si je ne puis arrêter la marche de ce procès, du moins m'ingénierai-je, à l'avenir, pour qu'il n'éclate pas de nouvelles querelles. »

Tandis que ses doigts menus empilaient avec soin dans l'armoire aux flancs rebondis les draps de gros fil bis, elle réfléchissait aux nombreuses difficultés qui allaient certainement entraver sa tâche.

Tout de même ! Elle n'aurait pas cru que ces haines ancestrales étaient si profondes, si terribles ! . . . Et les deux propriétés ennemies étaient si proches l'une de l'autre qu'il faudrait déployer des tours de force pour éviter des conflits à chaque instant : une vache ou un jeune veau franchissant la barrière qui séparait les terres des Bastide de celles des Grémier ; un troupeau d'oies ou de dindons s'égarant dans le champ voisin, et c'était la perspective d'effroyables criailleries, dont Jeanne frémissait par avance.

Profondément absorbée par ses pensées, elle ne perçut pas le coup léger frappé à la porte. Ce ne fut que lorsqu'une voix toute proche retentit, l'appelant, qu'elle se retourna, stupéfaite.

—Mademoiselle Grémier?

— Oui, fit-elle en examinant le jeune visage masculin qui s'encadrait entre les battants à demi-clos des volets verts.

Où donc avait-elle déjà rencontré ces traits ? Ils éveillaient en elle un souvenir vague, confus.

— Je voudrais vous parler, mademoiselle, reprit la voix de l'inconnu, une voix mâle mais nuancée d'une étrange et prenante douceur.

— En ce cas, vous pouvez entrer, répliqua-t-elle machinalement en se dirigeant elle-même vers la porte, à la rencontre du visiteur.

Celui-ci franchit le seuil. C'était un grand et robuste garçon, dont la mise, pourtant très simple, différait de celle des jeunes hommes du pays. Le pantalon et le veston n'étaient point de coutil grossier, mais de lainage clair, et sur la chemise, impeccable de propreté, une cravate sombre était nouée.

Jeanne ne vit tout d'abord que ces détails et demanda, se reprochant en elle-même d'avoir admis cet étranger

dans la maison, en l'absence de son père :

— Vous n'êtes pas de Fleurval, n'est-ce pas, monsieur ?

Le jeune homme sourit, amusé :

— Mais... si, mademoiselle, répondit-il de sa même voix aux inflexions de douceur contenue.

Lui aussi considérait la jeune fille avec une surprise non dissimulée.

Le regard limpide, un peu craintif, de Jeanne, croisa celui de prunelles couleur de noisette, si remplies de loyauté, que toute défiance s'envola subitement de son esprit. Elle promena alors rapidement ses yeux vifs sur le visage qui se tendait vers elle et trouva en parfaite harmonie avec de tels yeux le large front, le nez droit, le ferme ovale des joues légèrement hâlées, les lèvres saines, un peu fortes, soigneusement rasées, le menton volontaire, ensemble qui, encore une fois, lui rappelait du *déjà vu*.

Le sourire du jeune homme — décidément fort sympathique — s'accentua, tandis qu'il se prêtait de bonne grâce à cet examen.

Jeanne rougit tout à coup :

— Il me semble, dit-elle très vite, qu'en effet, nous nous sommes déjà rencontrés... Mais où ? Dans quelles circonstances ? Voilà ce que je n'arrive pas à définir.

— Ne vous mettez pas l'esprit à la torture, mademoiselle, répliqua posément l'inconnu, qui conservait son même sourire. Vous m'avez rencontré à Fleurval pendant les vacances qui vous y ramenaient à Pâques et en juillet. Mais il n'y a pas moins de trois ou quatre ans que pareille rencontre ne s'était produite et c'est pourquoi, moi-même, j'ai éprouvé quelque surprise en me retrouvant en votre présence. Vous avez tellement changé en ces quatre ou cinq ans !

— Qui êtes-vous, monsieur, s'il vous plaît ?

Il s'inclina avec une parfaite aisance et, dans le mouvement qu'il fit, Jeanne vit que ses cheveux bruns, qu'il portait assez longs, rejetés vers le sommet de la tête, avaient des reflets fauves.

Elle sursauta violemment en entendant la voix douce, un peu chantante, prononcer lentement ces mots :

— Je m'appelle Bernard Bastide, pour vous servir, mademoiselle.

Ayant dit, il redressa sa haute taille et reporta sur elle son calme regard.

Interdite, sa menotte crispée au dossier du siège auquel elle s'appuyait, la jeune fille le fixait maintenant, toute pâle et frissonnante.

Il fit un pas en avant et elle lâcha la chaise, recula.

— Ah ! mon Dieu ! demanda-t-il, devenu grave tout à coup, est-ce que, par hasard, je vous ferais peur ?... Aurais-je l'air d'un homme qui veut faire du mal ?

Elle balbutia :

— Non !...

Prenez la bonne habitude de lire régulièrement

Le Film

•

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine LE FILM $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .. ..

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q. Can.

— Non ! . . .

— Alors ? . . . C'est mon nom qui vous a effrayée? Mon nom : Bernard Bastide, le fils de celui que votre père a surnommé le « Tigre » ?

Comme la petite ne répondait pas, continuant seulement à le dévisager de ses prunelles agrandies que les longs cils relevés ne voilaient plus, il reprit d'un ton plus doux encore :

— Comme vous êtes pâle ! . . . Et vos mains tremblent. Je vous en supplie, mademoiselle, veuillez oublier un instant que nos familles sont ennemies et essayez de m'écouter avec calme.

Jeanne inclina la tête puis murmura un peu trop bas :

—Asseyez-vous, monsieur.

Le franc sourire de tout à l'heure revint flotter sur les lèvres du fils Bastide. Il la remercia d'un geste et, tout de suite à l'aise, déclara :

— Voici : mon père a offensé le vôtre . . .

— Je sais, je sais, interrompit-elle, ennuyée . . .

— Il s'est vu réclamer une indemnité . . .

Jeanne fit signe de la tête qu'elle savait encore.

— Il a refusé de payer quoi que ce soit, continua Bernard.

— Je vous dis que je suis tout à fait au courant de cette affaire stupide, coupa la jeune fille avec un peu d'impatience. Je vais donc vous apprendre la suite : mon père vient de partir pour Muret afin de porter plainte contre le vôtre !

Il ne parut nullement surpris. Mais, redressant son buste gonflé de vigoureuse jeunesse, dardant son regard net et loyal dans celui de son interlocutrice, il déclara avec énergie :

— Mademoiselle, il ne faut pas que ce procès se poursuive !

Jeanne eut un geste d'impuissance désolée :

—Eh ! s'écria-t-elle, comment voulez-vous l'empêcher à présent ?

— Comment ! Je vais vous le dire . . . Et d'abord, consentez-vous à devenir mon associée et partager mes efforts dans ce but ?

Elle eut un cri spontané :

— Si je le veux ? Depuis plus d'une heure, je me torture le cerveau pour obtenir ce que vous dites !

— Bravo ! s'exclama joyeusement Bernard. Vous êtes donc avec moi, vous estimez comme moi que les haines héréditaires sont une absurdité ; que tout être intelligent et bon a pour mission d'apaiser les querelles, de faire régner partout l'harmonie et la paix, n'est-ce pas ? Dites-moi que . . .

Dans un élan irréfléchi, Jeanne tendit, par-dessus la table, sa petite main au sympathique garçon dont l'enthousiasme venait de réveiller le sien.

— Je suis avec vous, monsieur, je pense comme vous et je ne demande pas mieux que de lutter avec vous ! . . . s'exclama-t-elle. Mais encore une fois, le moyen ? . . . L'avez-vous trouvé, en ce qui concerne l'affaire qui nous intéresse?

Bernard Bastide demeura muet quelques secondes. Le geste de la jeune fille l'avait charmé. Et, surpris de sentir sourdre en son âme une émotion étrange, inconnue, il serrait dans la sienne la main blanche et fine de cette délicieuse enfant qui venait de répondre à son appel d'une manière si jolie et si touchante.

Avec un peu de confusion, Jeanne retira sa main. Et, voyant qu'il se taisait, elle insista :

— Avez-vous une idée pour calmer la colère de votre père et du mien ?

Bernard rapprocha sa chaise de la table de chêne, et plus bas, en confidence :

— J'ai plusieurs idées, dit-il, plus ou moins bonnes . . . Mais pour l'instant, il s'agit de parer au plus pressé : ce fameux procès.

Elle approuva de la tête, tandis qu'il poursuivait :

— Ce procès, qu'il faut empêcher à tout prix . . . Quand j'ai vu mon père si exaspéré, après la venue du garde champêtre, j'ai compris ce qui allait résulter de cette ridicule histoire : un procès perdu pour lui, sa fureur augmentée . . . Or il se fait vieux . . . le « Tigre » . . . une émotion pourrait lui être funeste, à son âge . . . D'autre part, ils se détestent tant que . . . on ne sait jamais, on ne peut pas prévoir . . . Une nouvelle querelle pourrait éclater entre eux, à l'issue de ce procès . . .

Il s'arrêta un instant. Jeanne, très émue, murmura :

— Oui, oui . . . Alors ? . . .

— Alors, voici ce que je suis venu vous proposer . . . Car j'avais osé espérer que vous voudriez bien devenir mon associée dans cette tâche . . . Je possède quelques économies, bien à moi . . . Si M. Grémier voulait me fixer secrètement le chiffre d'une indemnité, je la lui verserais . . . Mon père l'ignorerait toujours et . . .

— Oh ! s'exclama Jeanne, tandis que ses cils bruns se mouillaient. Vous êtes . . . vous êtes . . . tout à fait bien ! Voilà ! Vous êtes tout à fait bien !

Il lui sourit gentiment :

— Merci, fit-il à mi-voix. Non, c'est très naturel . . . Vous devez trouver cela naturel, puisque nous avons la même manière de penser, tous deux ?

— Oui . . . Quel dommage que je ne possède pas aussi des économies ! Je les aurais jointes aux vôtres ; ce serait mieux !

— Non ! ce serait injuste . . . Ma famille a porté tort à la vôtre. C'est à ma famille seule à payer.

— Oh ! porté tort ! s'écria Jeanne avec un grand geste dédaigneux. Pour un mur ! Un mur qu'on a replâtré encore !

Elle lui livra, l'espace d'une seconde, ses grands yeux candides tout brillants d'émotion et de confiance profonde, puis, très doucement, demanda :

— Alors, vous voulez que j'explique ceci à papa . . . que je lui propose . . .

Elle s'arrêta net et son visage expressif refléta soudain une intense frayeur :

— Mais il va savoir ainsi que vous m'avez vue, que vous m'avez parlé . . . balbutia-t-elle. C'est impossible, monsieur, c'est impossible ! Si vous saviez !

— Si je savais . . . quoi ?

— Aujourd'hui même, quand mon père a brandi devant moi cet épouvantable drapeau de la haine, j'ai eu, je crois, dans mon inconscient, l'espèce de pressentiment de ce qui arrive . . . Oui, vous et moi faisant la paix.

— Oh ! c'est vrai ?

— Mais oui . . . Je l'ai dit à papa . . . Si vous aviez vu sa réaction . . . Il m'a interdit, avec une violence dont je ne l'aurais pas cru capable, de conserver de telles illusions . . . De sorte que, s'il savait . . . s'il se doutait que vous êtes entré chez moi, que je vous y ai accueilli . . .

Le sourire de Bernard reparut sur ses lèvres, encore un peu plus doux.

— Que nous avons même fait un pacte de paix ? . . . acheva-t-il. Mais, soyez tranquille, il n'en saura rien du moins pas pour l'instant. Je vais vous confier cette lettre sur laquelle j'exprime respectueusement mon vœu . . . Vous voudrez bien le remettre à votre père.

Il tira de la poche de son veston une enveloppe ouverte qu'il cacheta, non sans en avoir demandé l'autorisation d'un regard.

— Vous n'aurez qu'un tout petit mensonge à faire, continua-t-il, de ceux qu'on aurait permis dans le couvent dont vous sortez, à la petite fille que vous étiez hier . . . Vous n'aurez qu'à dire qu'un gamin du village vous a remis cette lettre de ma part.

— Ce sera possible, ainsi, fit Jeanne rassérénée.

Elle prit la lettre et ses doigts la caressèrent, machinalement.

Ils demeuraient maintenant sans parler, l'un en face de l'autre, et contemplant avec une sympathie étrangement envahissante qui les étonnait, Jeanne, la première, rompit le silence, pour murmurer avec un petit sourire navré :

— Voilà . . . Maintenant, il faut vous en aller . . . Il me semble qu'il y a longtemps que nous bavardons . . .

— Vous croyez ? . . .

— Oui . . . Mon père pourrait revenir . . . Et alors . . . ce serait terrible !

Il se mit à rire avec une calme assurance qui démentait les mots :

— Terrible ! répéta-t-il.

Puis, faisant un effort pour s'arracher à l'enchantement qui, peu à peu, l'avait cloué au sol :

— Je m'en vais, mademoiselle . . . mademoiselle Jeanne . . . Vous me permettez, n'est-ce pas, de vous nommer ainsi?

Elle fit oui, de la tête, sans le regarder.

(Lire la suite page 31)

Jack Beutel

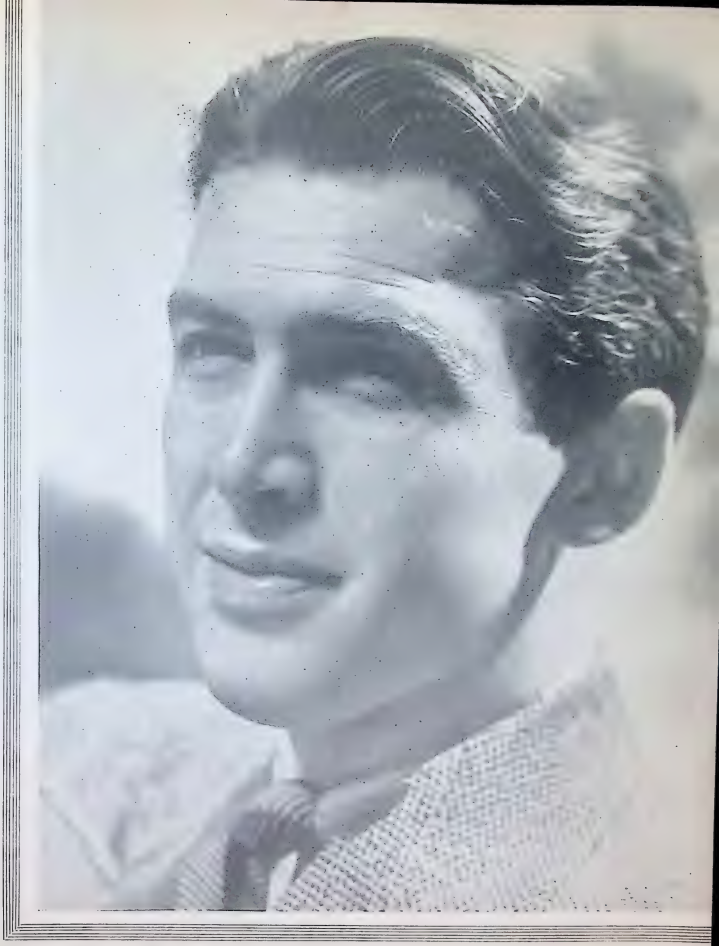
L'apparition soudaine de ce jeune artiste vient d'attirer toute l'attention des cinéphiles. Tous s'accordent à dire qu'il a été magnifique aux côtés de Jane Russell dans "The Outlaw" (20th Century-Fox).

Vacances d'Artistes

Rien de tel, pour oublier les fatigues d'un dur labeur dans les studios, qu'un peu de détente et d'exercice en plein air durant les vacances. — Dans l'attitude du repos : LILI DAMITA, en short, et SIGRID CURRIE, confortablement allongée sur la plage. Prêtes à se livrer à leurs sports favoris : DEANNA DURBIN, en écuyère, GINGER ROGERS, en charmante golfeuse, ANN SHIRLEY, en délicieuse ondine, et enfin JUNE PREISSER, appuyée sur sa bécane, et HELEN PARRISH, toutes deux en route vers le court de tennis.

Cette jolie blonde nous paraît encore plus ravissante que jamais dans cette blouse si gentiment rayée. C'est dans la production "Sleepers West" que nous aurons le plaisir de la revoir bientôt sur nos écrans.

Mary Beth Hughes



James Stewart

Type parfait du jeune Américain dit "moderne", ce jeune artiste de la M.-G.-M. personnifie les caractéristiques de notre époque : Chic désinvolte, confiance en soi-même, esprit combatif, confiance en l'avenir...

Voilà du "Made in Canada" dont nous devons tous nous enorgueillir. Elle est originaire de Penticton, Colombie Britannique. Voir à son sujet : "Artiste née au Canada", de Louise Gilbert-Sauvage, notre correspondante canadienne-française de Hollywood.

Alexis Smith

L'Amour qui Triomphe

(Suite de la page 24)

— Je m'en vais, répéta-t-il, certain que, pour appuyer ma demande, vous insisterez fort, fort et gentiment, comme vous devez savoir le faire ! . . .

— Oui, murmura-t-elle, très bas.

— Merci . . . Vous êtes . . .

Il prit la petite main qui pendait au long de la jupe noire et la serra doucement :

— Vous êtes « tout à fait bien », vous aussi ! acheva-t-il.

Puis il s'en alla, très vite, et elle entendit le bruit de ses pas décroître dans la cour.

Alors, elle regarda autour d'elle et tout lui parut changé. Il lui semblait que la vieille salle familière s'était emplie de rayons, que les meubles vermoulus prenaient tout à coup des manières tendres et enveloppantes.

Elle alla à la fenêtre, poussa les volets et toute la clarté du dehors entra à flots. Une irrésistible envie de rire et de chanter la saisit. Mais, sagement, elle se remit à sa besogne avec des gestes plus vifs, qui bousculaient et dérangeaient les plis des lourdes pièces de toile.

III

AUL Grémier, essuyant d'un large mouchoir à carreaux son visage congestionné, qu'inondait la sueur, abandonna près de l'aire la lourde charrette dont les flancs bruns semblaient ployer sous l'entassement des gerbes dorées.

— Dételle vite les bœufs, cria-t-il à François, et mets-les dans le pré jusqu'à la fraîche. Les bêtes ont besoin de se délasser tout pareil que les gens ! . . .

Sur cette réflexion, il s'engagea dans un sentier bordé de saules tout baigné d'ombre, en cette fin d'après-midi.

Au fond, dans un halo de clarté que les derniers feux du soleil couchant se jouant à travers les branches faisaient danser, une petite forme indistincte se mouvait.

Un battoir claqua. L'écho s'en répandit dans le lointain. Et, de moins en moins imprécise à mesure que le paysan avançait, la silhouette humaine — celle d'une femme très jeune — s'inclinait, se redressait, s'inclinait encore, comme obéissant au rythme du battoir.

— Jeanne ! cria Grémier.

La laveuse se retourna. Puis, ayant reconnu l'arrivant, elle franchit, d'un bond léger, les marches de pierre qui, du niveau du ruisseau où elle travaillait, accédaient à la terre sèche du sentier étroit.

Maintenant qu'elle était debout, sa petite taille mince et flexible moulée dans une blouse de lin blanc, elle paraissait plus élancée. Tandis qu'elle essuyait ses mains ruisselantes à un tablier de grosse toile qui traînait jusqu'à ses pieds, son père lui sourit orgueilleusement.

"le bonheur des uns . . . fait le malheur des autres"

Vous avez peine à vous contenir ! Vraiment, vous êtes furieuse ! Votre ami *assidus* — avec une autre ! "Ce n'est pas juste", murmurez-vous jalousement.

Mais depuis quand l'amour est-il juste ? De nos jours, il faut qu'une jeune fille soit *toujours là* pour éviter qu'une enjôleuse ne vienne lui ravir "son homme" !

Déclinez une ou deux invitations, et vous êtes réduite à tester chez vous à tourner les pouces ! Les jeunes filles *populaires* savent se tenir sur pied et souriantes, en dépit du quantième . . . elles savent affronter les "jours difficiles" comme les autres !

Comment s'y prennent-elles ? Le meilleur moyen de le savoir c'est encore de leur demander ! Vous apprendrez ainsi des choses bonnes à savoir . . .

Vous apprendrez que *la plupart* de ces jeunes filles actives et sans soucis se servent des serviettes périodiques Kotex.

Demandez-leur pourquoi et elles vous diront que c'est parce que la Kotex est si *confortable !* Les plus expansives vous expliqueront même la raison. Elles vous apprendront que la Kotex est moins volumineuse . . . moins susceptible d'échauffer . . . parce qu'elle est faite de *plis mous !*

D'autres vanteront les bouts plats, invisibles . . . et surtout le "panneau de sûreté" résistant à l'humidité. (Ce sont les jeunes filles qui apprécient la tranquillité d'esprit !)

Mais la majorité vous diront simplement : "la Kotex est si confortable" . . . Et comme elles auront raison, car après tout c'est le confort qui *compte !*

Et c'est justement le confort qui a fait la grande popularité de Kotex. Elle est en effet plus populaire que toutes les autres marques *réunies !*

Kotex* signifie confort . . .
au temps où vous en avez le plus besoin

(Régulière—Junior—Super—toutes au même bas prix!)

*Marque déposée au Bur. Can. des Brev.

LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessus.

Votre nom .....

Votre adresse .....

SANO "A"

— Déjà rentrés ? s'informa-t-elle de sa voix claire et musicale, un peu enfantine.

— Mon Dieu, oui. C'est le troisième voyage que nous faisons des champs à l'aire depuis le commencement de l'après-midi, annonça-t-il triomphalement. Et celui-ci n'aura pas été le plus pénible, car M. le Soleil se fait moins respecter, à cette heure-ci . . . Mais, ce qu'il a pu faire chaud sur les deux heures ! . . .

— Pauvre papa ! . . . Tu dois être bien fatigué !

— Bah ! c'est la saison qui veut ça ! On a le temps de se reposer tout l'hiver ! . . .

Il l'avait rejointe à présent, et la considérait de tout près.

— Toi aussi, ma petite, tu travailles ferme ! . . . Il me semble même que tu exagères, car tes joues se sont un peu creusées depuis les deux semaines que tu t'es mis en tête de nous transformer les Arpents en paradis terrestre ! . . .

L'adolescente sourit :

— Alors, tu es satisfait de ta petite Jeanne, mon papa ? interrogea-t-elle gentiment.

De ses doigts fins qu'un séjour prolongé dans l'eau rendait roses et presque transparents, elle épongeait le front de son père où la sueur continuait encore à perler.

— Si je suis satisfait ? s'exclama-t-il vivement. Plus que ça, petite ! Aussi . . . je compte te faire de jolies surprises à la vente du blé . . .

— Tu me gâtes trop ! gronda-t-elle en riant. Je possède déjà un trouseau de reine . . .

— Tu dois avoir le plus beau du village ! . . . Ah ! il ne sera pas à plaindre celui qui t'épousera . . .

— Celui qui m'épousera ? répéta la jeune fille dont le gracieux minois se rembrunit.

Puis, jetant sur l'herbe calcinée, à deux pas d'elle, sa grande capeline blanche devenue inutile, elle leva ses bras nus pour arranger ses boucles brunes.

Grémier se mit à rire bruyamment :

— Oh ! ce ne sera pas le premier venu qui t'épousera, rassure-toi ! affirma-t-il.

— Je l'espère ! fit-elle à voix basse, cependant que son beau regard aux paupières mi-closes s'emplissait d'un rêve mélancolique.

Tout à coup, comme pour échapper à de trop obsédantes pensées, en un de ces brusques élans qui lui étaient naturels, elle se jeta à son cou et lui murmura câlinement à l'oreille :

— Il faut me garder longtemps, près de toi, mon papa, très longtemps . . . Je suis si petite . . . Songe que j'ai à peine atteint mes dix-sept ans . . .

Il eut un bref sursaut :

— Te garder ? Mais je ne songe qu'à ça, ma Jeanne ! Tu t'étais donc imaginé que je voulais te marier au dehors ? Je me fais vieux, il me faut un gendre ici, pour faire marcher la propriété . . . Un gendre capable de faire la nique à ce freluquet de fils du Tigre, qui croit peut-être m'en imposer avec sa lieuse, sa décavillonneuse, son tracteur et ses engrais chimiques ? Sous prétexte qu'il sort des écoles, celui-là, il se croit le bon Dieu !

Jeanne s'était un peu éloignée et ses lèvres avaient légèrement frémi :

— Oh ! père, pourquoi supposes-tu ?

— Qu'ils veulent me narguer, lui et son père ? Mais ça saute aux yeux, ma pauvre ! . . . Tiens, pas plus tard que ce matin, le Tigre a interpellé quelqu'un qui passait sur le chemin, à seule fin que le vent porte ses discours jusqu'à mes oreillles . . . Il l'a interpellé pour lui vanter la science et l'adresse de son fils . . .

« — Je n'ai plus qu'à prendre ma retraite ! hurlait-il comme un sourd. Mon Bernard, avec ses machines et ses engrais, fait rapporter du cent pour un à nos terres et tout çans sans l'aide de personne ! . . .

Paul Grémier s'interrompit pour jeter vers la gauche un regard de défi.

— Moi aussi, je l'aurai celui qui me permettra de prendre ma retraite ! . . . J'aurai pour gendre un vrai paysan qui ne portera pas, en semaine, comme ce demi-monsieur, des costumes de la ville et des cravates de soie ! Je l'aurai. Et, en attendant le gendre, dans un mois de plus, le Tribunal correctionnel de Muret me donnera ma revanche du procès ! . .

Jeanne se détourna. Ses traits reflétaient à présent une immense tristesse.

— Père, murmura-t-elle faiblement, je te demande pardon, mais il faut que j'achève de rincer mon linge. Il se fait tard et il me reste mon dîner à réchauffer . . .

— Comment, ça n'est pas fini, cette lessive ? fit le bonhomme subitement calmé. Allons, allons, je te laisse. François doit m'attendre pour décharger la charrette. Mais, une autre fois, tu feras bien de te faire aider par une femme du village. Nous avons les moyens de payer de temps en temps une journalière. Quand on garde un valet à gages toute l'année ! . . .

Sur ces mots, il s'enfonça dans le sentier en renversant en arrière sa tête où bourdonnaient mille projets orgueilleux.

Jeanne était redescendue jusqu'au ruisseau ; les petits sabots dont elle était chaussée s'immobilisèrent sur la dernière marche dans l'enfoncement aménagé par son aïeule en rustique lavoir.

Sur ses traits, si expressifs, l'ombre que les derniers propos de son père y avaient répandue ne s'était pas dissipée. Au contraire, il semblait que chaque minute augmentât sa mélancolie. Autour d'elle, la majesté du soir d'août tissait son incomparable féerie. L'atmosphère s'emplissait de fraîcheur calme et d'imperceptibles douceurs.

Quand elle eut, entre ses doigts fluets, tordu la dernière pièce éclatante de blancheur, la jeune fille, sans se dépar-

tir de son attitude soucieuse, sauta lestement sur le sentier et s'ébroua. Puis, se baissant, d'un geste prompt, elle saisit à deux mains la bassine pleine jusqu'aux anses et l'appuya à sa hanche pour la porter plus commodément. Sa taille souple ployait sous le fardeau.

Elle allait à pas lents, en penchant un peu de côté sa tête brune ébouriffée, et sans se douter qu'elle formait ainsi, avec sa grâce jeune et fragile, dans ce décor champêtre, une harmonieuse et inoubliable vision pour qui l'admirait à quelques pas de là...

Elle s'approcha d'une haie touffue sur laquelle, ayant déposé à terre la bassine, elle se mit à étendre son linge, pour qu'il pût s'égoutter avant que la nuit ne déversât sur la nature assoupie sa pluie de rosée.

A ce moment, des branchages bordant l'autre rive du ruisseau s'écartèrent et un appel en jaillit, modulé d'une voix volontairement assourdie :

— Mademoiselle Jeanne !

L'oreille minuscule de la petite laveuse perçut seulement le dernier son : « Ane ! »

— Mademoiselle Jeanne !

Cette fois, elle avait bien entendu. Quelqu'un l'avait appelée, elle en était sûre et l'appel venait du ruisseau... du ruisseau séparant leur propriété de celle des Bastide...

Elle fouillait, de ses larges prunelles qu'habitait une frayeur irraisonnée, la bordure du champ ennemi, faite d'un enchevêtrement d'arbustes, de lianes sauvages et de hautes herbes. Un craquement guida son regard avide et, presque aussitôt, elle distingua entre les branchages une tête minuscule coiffée d'abondants cheveux bruns à reflets roux, qu'elle connaissait bien...

Bernard ! C'était lui !... Lui qu'elle n'avait pu entrevoir que de loin, pendant les deux semaines écoulées depuis son audacieuse démarche...

Lui ! Enfin !... Elle allait pouvoir lui parler, lui dire...

Avec une hâte fébrile, elle abandonna son travail pour se rapprocher du jeune homme. Maintenant, ils étaient là, en face l'un de l'autre, séparés seulement par l'étroit ruisseau et blottis contre les barrières vertes, jusqu'à faire corps avec elles.

— Voilà si longtemps que j'essaie de vous rejoindre ! murmurait le jeune homme.

Et Jeanne retrouvait jusque dans ce ton bas commandé par la prudence les douces inflexions de l'autre jour.

— Mais, chaque fois, quelqu'un rôdait autour de vous... ou de moi. Un matin, j'ai rencontré votre père sur le chemin du village... J'espérais obtenir une réponse verbale à ma lettre et me suis découvert devant lui pour lui faciliter les premières paroles. Mais il m'a fixé d'un tel regard que je n'ai pas eu le courage de...

Prenez la bonne habitude d'acheter régulièrement des Certificats d'Epargne de Guerre

REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des intestins n'atteint pas toujours la cause ; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25c.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier
Boite Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

— Vous avez bien fait ! coupa la jeune fille.

Elle avait dit ces mots d'un accent navré, détonnant un peu avec la flamme qui brillait dans ses yeux noirs.

— Alors, ce procès ? fit-il.

— Ce procès se poursuit. Mon père ne consentirait à l'arrêter pour rien au monde, tant il est sûr d'avoir gain de cause ! . . .

— La proposition que je lui adressais ne lui semblait-elle donc pas équitable ?

— Elle n'a fait qu'augmenter sa fureur ! Régler cela à l'amiable avec vous, à l'insu de votre père, lui eût semblé une félonie ! . . . Vous comprenez, ce qu'il ne veut surtout pas, c'est paraître capituler à ses yeux, avoir le dessous . . .

— Oui, il croirait se déshonorer . . .

— C'est cela . . .

Elle soupira en ajoutant :

— C'est bien malheureux !

— Ah ! oui, approuva-t-il.

Penchée ainsi au-dessus du ruisseau qui déroulait en chantant, sur le fin gravier, sa lumineuse bande argentée, elle avait l'air, dans sa longue blouse d'où émergeaient son cou mince et ses bras nus, d'une petite nymphe, se mirant dans les eaux transparentes.

Mais nulle coquetterie n'inclinait son front pur vers l'eau claire. Une espèce d'angoisse, à la fois lourde et délicieuse qui faisait battre son cœur plus vite que de raison, martelait son cerveau de cette pensée unique :

« Je croyais avoir tant à lui dire et voici que, déjà, tout est dit ! . . . Nous allons nous séparer, à présent, et nous n'aurons plus aucun motif de nous revoir . . . »

Lui, attachait sur elle ses yeux largement ouverts dans son visage un peu pâle et ses lèvres rasées ne souriaient plus comme au jour de leur première rencontre.

Une angoisse plus forte, plus violente que celle qui emplissait le cœur de sa petite voisine, déversait en lui son amertume infinie.

A la fin, la forme claire, comme aérienne, bougea dans la verdure et la voix de Jeanne interrogea anxieusement :

— Qu'allons-nous faire, à présent ?

Il tressaillit et, très vite, répliqua :

— Je ne sais pas . . . C'est très difficile !

— Oh ! oui . . .

— Pourtant . . . nous ne pouvons nous résigner à cet état de choses . . .

Elle demeura silencieuse, mais il voyait sa menotte déchiqueter nerveusement une large feuille.

— Il faut agir, reprit-il avec une énergie qui lui fit un peu hausser la voix.

— Mon Dieu ! Prenez garde ! s'exclama-t-elle, craintive. Mon père et François sont sur l'aire, ils pourraient entendre !

Docile, il reprit d'un ton plus bas :

— Agir, oui, agir sans tarder . . . Et agir de concert . . . afin que les efforts de l'un ne contrarient pas ceux de l'autre . . . N'est-ce point votre avis, aussi ?

Elle hocha la tête, n'osant avouer que, pour sa part, elle ne voyait possible aucun bon résultat à tout ce qu'elle pourrait tenter.

Il prit ce signe pour un acquiescement et poursuivit, plus vite :

— Ce qui revient à dire qu'il faut que nous nous voyions, vous et moi, fréquemment . . .

Les paupières de Jeanne battirent, mais l'ombre devenait si envahissante qu'il ne s'en aperçut pas.

Il attendait sa réponse. Comme celle-ci tardait à venir :

—Mademoiselle Jeanne ? appela-t-il, laissant involontairement percer dans sa voix une sorte de détresse.

— Oui, fit-elle dans un souffle imperceptible. J'ai bien entendu : nous voir fréquemment . . . Mais comment serait-ce possible ?

Elle frissonna toute et ajouta :

— Si mon père se doutait de quelque chose, il me tuerait, je crois !

Il voulut la rassurer, mais son rire assourdi sonna faux. Ils se turent alors, laissant bercer leur triste rêverie par le murmure léger du ruisseau.

—Pourquoi ne nous rencontrerions-nous pas ici, pour commencer ? interrogea Bernard, tout à coup.

— Ici ? . . . Oui, peut-être . . . Quand mes hommes sont aux champs . . .

— Oui, mais à ce moment-là, mon père peut se trouver près d'ici . . . Ecoutez . . . il vaudrait mieux . . . le soir, quand tout le monde est couché . . .

Elle répéta :

— Le soir ?

— Oui, demain, voulez-vous ? . . .

— Oh ! moi, je voudrais bien, mais . . .

Un appel lointain jaillit brusquement de l'ombre :

— Jeanne ? Jeanne ?

— Mon Dieu, voyez . . . C'est père, fit-elle précipitamment.

Puis, très haut, détournée, elle cria :

— Je viens !

Elle se pencha ensuite un peu plus vers les lianes, les écarta pour mieux voir son compagnon en lui disant au revoir, et il la devina fébrile, frémissante.

— C'est convenu, n'est-ce pas, demain soir ? . . .

— Oui, oui, jeta-t-elle dans un souffle. Mais j'ai tant peur, si vous saviez ! . . .

— Il ne faut pas . . . Bonsoir, petite amie . . .

— Bonsoir !

— Et bon courage ! . . .

Elle se sauva, oubliant sa lessive, en tenant à deux mains son petit cœur bondissant, dont elle croyait entendre le bruit sourd se répercuter le long de l'étroit sentier.

IV

Quelques semaines s'écoulèrent, durant lesquelles la jeune maîtresse des Arpents parut se transformer.

Son visage, autrefois toujours rieur, conservait maintenant le plus souvent une expression de gravité inhabituelle et, si elle vaquait à ses travaux de ménagère avec le même empressement, il lui arrivait parfois de les interrompre pour s'abîmer dans une longue songerie, qui ne devait pas être fort réjouissante, à en juger par l'expression presque douloureuse que reflétaient ses magnifiques yeux noirs.

Un matin, aux approches de midi, son père la trouva ainsi et s'alarma bruyamment :

— Qu'as-tu donc, pitchounette, s'exclama-t-il, que je te vois toute chose depuis quelque temps? Tu t'ennuies, ici? Tu regrettes ta pension? Tu sais, si tu as envie de faire une institutrice, il faut le dire! Ça me sera un crève-cœur de te laisser repartir, maintenant que je suis habitué à toi, mais c'est d'abord ton bonheur que je veux!...

— Mais, papa, tu te trompes, essaya de protester Jeanne.

— Eh! pardi, poursuivit le loquace paysan, je me consolerai de te perdre, en pensant qu'une position pareille fait des jaloux à Fleurval, à commencer par le Tigre, qui dit partout que je t'ai reprise ici parce que je ne pouvais plus payer tes trimestres!...

Jeanne abaissa ses longs cils sur ses prunelles de jais et les releva presque aussitôt, en murmurant :

— Père, ne te fais pas de semblables idées!... Je me trouve très bien, auprès de toi... J'aime nos champs, notre vieille ferme...

Il vint tout près d'elle, saisit dans sa main calleuse le menton délicat et, d'une voix énorme, comme s'il se fût adressé à cent interlocuteurs dispersés au loin :

— Tu n'as envie de rien? fit-il. Si tu veux quelque chose, quoi que ce soit, parle!... Ne te gêne pas!... Ton père n'a rien à te refuser.

— Oh! papa, dit-elle, si bas que son murmure contrastait singulièrement avec les éclats sonores de Grémier, c'est vrai que tu es prêt à m'accorder tout ce que je te demanderai?

Le gros homme eut un rire qui secoua ses épaules replètes :

— Ah! pardi! je savais bien, s'exclama-t-il, que tu avais envie de quelque chose!... Ces femmes!... Toutes les mêmes! Elles portent un instinct en naissant : celui de dire *non* quand c'est *oui* au-dedans d'elles... Allons, parle! Je te l'ai dit : ne te gêne pas.

François venait d'entrer et partageait silencieusement l'hilarité de son maître.

Jeanne vit sa longue figure blême au rire figé et en éprouva un indéfinissable malaise. L'attitude qu'avait fini par adopter vis-à-vis d'elle le jeune domestique la contrariait, sans qu'elle eût pu en donner nettement la raison.

Celui-ci s'arrangeait pour surgir à tout moment auprès d'elle et lui débiter, avec un sourire niais, mille compliments qui, loin de la flatter, l'agaçaient. Elle le congédiait alors un peu nerveusement et il s'en allait aussitôt, tête basse en débitant sur un ton monocorde :

— Vous êtes la patronne. C'est vous qui commandez...

— Eh bien! s'exclama soudain Paul Grémier. De quoi as-tu envie? Dis-le donc à ton père!

Elle dégagea doucement son bras de l'étreinte du bonhomme et lui souffla à l'oreille :

— Un peu plus tard, père... Rien ne presse...

— Comme tu voudras. Allez, toi, le gars avance!... Cette soupe me semble un régal... Ce que c'est fameux, tout de même, d'avoir une petite cuisinière comme celle-là! Et propre! Tout reluit, maintenant, dans cette vieille salle : les cuivres, le vieux bois, tout!... Ça me rappelle le temps de la défunte bourgeoise et je m'en trouve rajeuni...

Jeanne servit les deux hommes silencieusement. La main de son père la rattrapa au passage, la retint :

— Seulement, petite, je ne veux pas te voir une mine d'enterrement, retiens ça!... gronda-t-il affectueusement.

Elle se contenta de lui sourire en s'éloignant vers les fourneaux.

— C'est vrai, ça! continua Grémier, qui, décidément, était en verve. Où trouver la raison de se manger les sangs? La récolte est superbe, cette année, le cours du blé s'est remonté et, par-dessus tout ça, je gagne demain mon procès. Qu'en dis-tu, toi? Il s'adressait maintenant à François.

— J'en dis, répliqua celui-ci, la bouche pleine, que c'est du bon temps pour vous.

Il posa sa fourchette, empoigna la bouteille de vin, remplit son verre jusqu'au bord et le vida d'un trait, puis, regardant à la dérobée la fine tête de Jeanne inclinée sur son assiette de l'autre côté de la table, il émit sentencieusement :

— Il ne vous manque plus que de marier votre fille avec un gars qui n'aura pas peur du travail!

La jeune fille avait rougi violemment et incliné davantage son front.

— Mais, j'y pense! j'y pense! jubila Grémier. Ne te mets pas en peine pour ça, mon garçon... Quelle noce ça fera, quelle noce!... Eh, petite?...

— Papa, gémit Jeanne plaintivement.

— Allons, ne te fâche pas... Je sais que tu n'es pas pressée. Mais moi, je le suis... Alors...

— Alors, acheva tranquillement François, vous ferez bien de vous presser, patron... Mlle Jeanne est toute triste, ces temps-ci... et la tristesse des filles, on sait ce que ça cache!...

Faits au beurre de campagne pur

5¢ Des bonbons doux et délicieux qui fondent dans la bouche.

Il y a aussi les gouttes Beech-Nut à l'Orange, au Citron et au Limon... rafraîchissantes saveurs de fruits.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

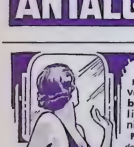
Jeunes filles !!

de 15 à 25 ans

Vous qui avez douleurs, faiblesses et nervosité à cause de désordres fonctionnels, LISEZ CECI !

A l'époque de la puberté ou vers l'âge de vingt ans, si vous vous sentez fatiguée, irritable, nerveuse — et si vous souffrez de crampes, maux de tête et maux de dos à cause de désordres fonctionnels — prenez le Composé Végétal Lydia E. Pinkham, très estimé depuis plus de 60 ans.

Le Composé Pinkham et un DES PLUS EFFICACES toniques pour la femme ; il soulage les douleurs relatives au sexe, il soulage les faiblesses et nervosités provenant de malaises organiques. Les femmes plus âgées le trouveront aussi très efficaces pour restaurer les forces dans les "jours difficiles". Fabrication canadienne. Essayez-le.



Améliorez votre apparence, jouissez Vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans 406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

ACHETEZ

Certificats d'Epargne

— REGULIEREMENT

Jeanne avait brusquement dressé son visage et ses yeux étincelants de colère dévisageaient le valet :

— Dites donc, vous !... Qui vous a demandé votre avis sur ma tristesse ? s'écria-t-elle de sa petite voix que le mécontentement rendait plus claire et plus flûtée.

— Oh ! faites excuse, patronne. Je n'ai pas eu l'idée de vous offenser, se défendit-il avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Allons, allons, c'est vrai qu'il n'a pas voulu t'offenser, ce garçon, intervint Grémier. Comme tu deviens susceptible, pitchounette ! ...

Habitué depuis longtemps aux familiarités de son domestique, qu'il estimait à cause de son endurance au travail, — ce qui ne l'empêchait pas, aux mauvais jours, de l'accabler de reproches et de criailleries, — le propriétaire des Arpents ajouta :

— Il est un peu de la famille, François, depuis qu'il travaille notre terre ... Ça attache, la terre ! ...

L'anguleux garçon se rengorgea :

—Je vous crois, patron, que ça attache, fit-il vivement. Vous ne trouverez pas dans tout Fleurval un homme plus dévoué que moi à tout ce qui vous touche !

— Ça va, ça va ... C'est ton intérêt, après tout, de soutenir les miens, conclut Grémier.

Et, se levant de table, il s'approcha de Jeanne déjà debout et occupée à desservir.

— Alors, cette envie que je ne demande qu'à te passer ... quelle est-elle ? insista-t-il, jovial.

Elle eut un geste las. Ce n'était pas le moment de la révéler, « son envie », elle le sentait bien ! ...

— Oh ! plus tard ... Plus tard ... mon petit papa ... nous en reparlerons ...

— Plus tard ? C'est donc si conséquent que ça, que tu n'oses pas t'en ouvrir tout de suite ? ...

— Oui, fit-elle avec un pâle sourire. C'est très important ...

— Alors ... Pourquoi ? Dis vite, au contraire, c'est accordé d'avance et nous n'y penserons plus ! ...

— Non, plus tard ... Nous voici à la veille de ton procès ... Cela te rend un peu nerveux ...

Grémier sursauta :

— Nerveux ? Où as-tu vu ça ? Tu dois voir double, ma fille !

Et, s'éloignant à grands pas en haussant les épaules, il répéta très haut :

— Nerveux, moi ? Je n'ai jamais été si content de ma vie ... Donner au Tigre un soufflet qu'il ne pourra plus digérer ... quelle belle chose ! ...

Jeanne le suivit du regard, et quand elle se retrouva seule, son index monta lentement jusqu'à sa joue pour y écraser une grosse larme qui venait d'y naître.

Cet après-midi s'écoula comme les autres pour la jeune maîtresse des Arpents. Elle rangea sa maison, s'activa à la basse-cour, au poulailler ; puis, avant la tombée du jour, s'en alla, une large corbeille d'osier sous le bras, cueillir dans un champ proche des chicorées fleuries pour ses lapins.

Là, comme à la ferme, sa douloureuse songerie la poursuivait.

Cette haine, toujours cette haine installée sous leur toit, contre laquelle elle ne pouvait rien, pauvre petite fille faible et misérable ... Mais, sous le toit voisin, Bernard avait-il plus de succès, lui qui paraissait cependant détenir en lui toute la puissance du monde ?

Depuis qu'elle et lui se concertaient presque journellement sur les mesures à prendre, avaient-ils avancé d'un pas dans l'œuvre de réconciliation et d'apaisement qu'ils s'étaient donné pour tâche ?

De guerre lasse, ils avaient résolu d'attendre la fin du procès pour entrer définitivement en lutte contre l'affreux sentiment enraciné dans l'âme des deux adversaires.

En coupant au ras de terre les frêles racines dont le suc d'un blanc laiteux s'attachait à ses doigts, Jeanne songeait qu'ils auraient dû espacer leurs rendez-vous clandestins, puisqu'ils n'avaient aucune décision précise et immédiate à prendre.

C'est qu'elles étaient si dangereuses ces mystérieuses rencontres au clair de lune ; c'est qu'elle éprouvait tant de frayeur, — chaque fois aussi intense, — en courant seule, le long du sentier tout noir, où chaque arbre en bordure lui semblait dissimuler quelque menaçante présence ...

Ce n'était qu'en atteignant le petit ruisseau au chant doux et paisible qu'elle se rassurait. Bernard était là, toujours le premier arrivé, et leurs charmants conciliabules commençaient.

Car ils ne parlaient, certes, pas toujours de l'attristant sujet qui les avait réunis. Le jeune homme lui avait raconté toute son adolescence avide de rêves audacieux, d'espoirs chimériques, basés sur un idéal qui soulevait Jeanne d'enthousiasme. Elle l'interrompait souvent pour s'exclamer.

— Comme nos âmes se ressemblent ! J'ai aussi souvent pensé, ressenti cela, et j'ai souffert de ne pouvoir le dire à personne ...

A son tour, elle lui disait son enfance ; les efforts de son père pour remplacer la maman absente ; ce père qui se donnait des airs terribles, mais qui, au fond, — elle suppliait Bernard de le croire, — n'était pas si méchant que cela ...

Elle parlait du désir généreux qui l'avait ramenée aux Arpents : soutenir ce père trop seul, faire revivre la terre des ancêtres qui, confiée à des mains mercenaires, aurait fini par périr ...

Puis, les déceptions qu'elle avait éprouvées au contact des rudesses paysannes et auquel la vie de pensionnaire l'avait tout de même mal préparée. Les répugnances que lui inspiraient les grossièretés, la malpropreté de François, dont il fallait — de par les habitudes contractées chez les terriens entre patron et valets, — subir la présence dans l'intimité de la vie familiale. A cet ami en qui elle avait découvert, d'instinct, un double d'elle-même, elle avouait aussi ses regrets de n'avoir pas un père tel qu'elle l'aurait souhaité, en même temps que ses remords d'oser le juger . . .

Il écoutait, affectueusement, ces pures et puériles confidences et devinait avec une profonde joie intime celles que, volontairement, elle taisait, mais que tout, dans son attitude, dans une exclamation spontanée, dans un brusque silence révélait : le secret bonheur né de leur première rencontre et nourri de toutes celles qui avaient suivi . . .

« Ah ! soupirait la jeune fille en son cœur, tout en enfouissant pêle-mêle dans sa corbeille les belles laitues d'un vert tendre, que deviendrais-je si, tout à coup, il me fallait cesser de voir Bernard, de lui parler ? Pourtant, c'est mal de cacher une pareille chose à mon père . . . Mais la lui révéler, serait tout gâter . . . Attendons que le miracle se produise. Alors, je lui avouerai ce qui est aujourd'hui. Je me ferai si humble et si tendre qu'il me pardonnera. »

La voix de sa raison combattait férocement cet espoir.

« Le miracle ne se produira jamais . . . Il ne peut résulter de tout ceci que plus de violence, plus de haine, et, peut-être, si ces rendez-vous étaient découverts, un grand malheur ! »

Jeanne frissonna, se redressa toute pâle. Alors, elle vit venir à elle, marchant en grandes enjambées, un François tout endimanché, rasé de frais, lui souriant de loin.

Elle l'interpella, avec l'impatience dont elle ne pouvait se défendre depuis quelque temps, lorsqu'elle s'adressait à lui.

— Où courez-vous donc dans cette tenue ?

Il répliqua, un peu gêné :

— Je vais au village, mademoiselle Jeanne. Pourquoi je me mettrais pas « en tenue », un jour de semaine, si ça me chante ? Hé ! . . . D'autres le font bien !

Jeanne, mécontente de sentir un flot de sang monter à ses joues, se détourna légèrement.

A qui pouvait-il faire allusion si ce n'est à Bernard Bastide ? Se comparer à lui . . . quelle sotte prétention ! . . .

Il flottait un peu d'involontaire mépris dans le regard qu'elle reporta sur lui ; il était maintenant tout près d'elle. Elle saisit sa corbeille et fit mine de continuer sa cueillette.

— Mademoiselle Jeanne, fit-il alors, avec un visible embarras, si vous avez des commissions à me donner pour le village, ne vous gênez pas ! . . .

— Je vous remercie, j'ai tout ce qu'il me faut jusqu'à dimanche.

— Rien de chez l'épicier, ni de chez le boucher ? insista le domestique.

— Non, rien.

— Bon ! Voilà une question tranchée ! s'exclama-t-il, si haut qu'elle se redressa, étonnée .

« Passons à l'autre, poursuivit-il avec effort. Mademoiselle Jeanne, est-ce que vous savez que vous êtes la plus jolie fille du canton ?

La petite lâcha sa corbeille et répliqua sans aménité :

— Si c'est là l'autre question, je vous en fais grâce !

— Quoi ?

— Vous pouvez la garder, votre question !

François parut un instant démonté, mais, se reprenant, très vite, il reprit doucereux :

— Ecoutez, mademoiselle Jeanne, il ne faut pas vous faire plus méchante que vous n'êtes . . .

— Tenez, dit Jeanne, d'un ton qu'elle s'efforçait de maintenir calme, laissez-moi tranquille, cela vaudra mieux . . . Allez-vous-en !

Il larmoya :

— Je ne peux pas.

— Comment ?

— Je ne peux pas m'en aller sans vous avoir dit quelque chose.

— Alors, dépêchez-vous !

— C'est une chose que . . . qui . . . dont je suis bien malheureux . . .

— Vraiment ?

— Vous ne le croyez pas, que je suis malheureux ?

— Je crois surtout que vous êtes en train de me jouer une comédie quelconque !

— Oh ! mademoiselle Jeanne, moi qui vous aime tant ! . . . Voilà, tenez, c'est fait. Elle est dite, la chose.

— Quelle chose ?

—Que je vous aime, donc ! . . . Et que je ne ferai que dépérir, tant que vous ne serez pas ma femme !

La jeune fille sursauta et ses yeux noirs étincelèrent :

— Allez-vous-en ! cria-t-elle, hors d'elle cette fois. Vous avez compris, allez-vous-en ! . . . Père connaîtra votre insolence dans dix minutes !

En entendant ces mots, le masque sournois du jeune garçon se transforma. Ses yeux petits et durs brillèrent d'une lueur mauvaise et, la voix subitement changée, il déclara sans bouger :

— Prenez garde à vos paroles, patronne ! Ma patience a des limites. Moi, je n'attaque pas, mais si l'on m'attaque, je me défends !

— Ah ! vous vous défendez ? gronda Jeanne, furieuse. Je voudrais bien savoir comment ?

— Comme il vous convient ! Apprenez alors que, si le patron me demande

FAITES PLAISIR
(A VOUS-MEME)
OU A VOS AMIS

Achetez un petit cadeau moderne, original, joli et utile.

DONNEZ-LEUR LEUR

PLAQUE de LICENCE en MINIATURE

avec les chiffres et couleurs exacts et une chaine à clefs

Echantillon—grandeur telle qu'illustrée

LE PRIX EST

49¢

(Prix spécial pour un temps limité pour les lecteurs du "Film".)

Remplissez ce bon et envoyez-nous le avec 49c en timbres ou en bon de poste.

REGISTRATION & LICENSE PLATE CO.
Chambre 203, 2405 rue PPel
Montréal, Qué.
Messieurs,
Ci-joint 49. Nous vous prions de nous envoyer une " miniature license plate ".
Nom .....
Ville .....
Ville .....
Prov. No de Licence Année
....

LISEZ tous les mois

coupon d'abonnement

Ci-joint le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. $1 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975 rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Ne souffrez plus

grâce au TRAITEMENT MEDICAL F. GUY

•

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

•

BUREAU
Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 h. à 5 h. p. m.

•

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)
5941. Avenue Delorimier
Montréal, P. Q.

Madame ou Mademoiselle,
Nous pouvons vous prouver qu'un commerce Rawleigh à domicile peut vous rapporter des Profits aussi considérables que font les hommes. Au-delà de 135 nécessites. Si vous voulez commencer en affaires pour vous-meme sans capital et avec notre aide, faites-le immediatement et vous ne devriez jamais regretter votre decision. Pour renseignements complets, ecrivez a Dept. LFM-F
THE W. T. RAWLEIGH CO., LTD. MONTREAL

compte des mots que je viens de vous dire, il vous en demandera le jour même aussi sur vos rendez-vous en pleine nuit avec le freluquet d'à côté.

Jeanne devint blême et chancela. Il s'avança vivement pour la soutenir, mais, retrouvant à cette seule vue toutes ses forces, elle le repoussa avec un dégoût non dissimulé.

— Eh ! eh ! murmura-t-il en reprenant son ton doucereux. Je vois que ça vous chavire tout de même un peu, que j'aime, comme vous, prendre la fraîche après souper et que ça m'ait fait découvrir le pot-aux-roses . . .

— Taisez-vous !

— Allons, ma belle, dépêchez-vous de reprendre vos esprits . . . Le patron vous poserait des questions, s'il vous voyait dans cet état et, ma foi, vous comprenez maintenant que vous avez tout intérêt à les éviter . . .

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

— Je suis bien chagriné de vous avoir fait cette peine. Mais il le fallait, c'était de mon devoir . . . A votre âge, on ne réfléchit pas . . . Mais quand on veut s'en donner la peine, on comprend que, malgré qu'on soit fille de propriétaire, ce n'est pas un mauvais parti qu'un garçon sans le sou, mais travailleur comme moi . . . Tandis que, choisir pour amoureux un demi-monsieur qui s'appelle Bernard Bastide, c'est courir devant la mort, pour lui et pour vous ! . . .

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! vous dis-je, gémit Jeanne en se bouchant les oreilles. Taisez-vous et allez-vous-en ! Oui, allez-vous-en ! Allez-vous-en !

A bout de forces, elle se laissa glisser sur l'herbe .

Il n'osa l'approcher et s'en fut à grands pas vers la ferme non sans se retourner à maintes reprises en hochant la tête d'un air faussement apitoyé.

V

Ce soir-là, lorsqu'elle eut hâtivement préparé le repas du soir, Jeanne s'approcha de son père et, prétextant une violente migraine, lui déclara qu'elle montait tout de suite se coucher.

Grémier la regarda, vit ses joues couleur de cire, ses paupières rougies et se répandit en lamentations bruyantes.

— Ne t'inquiète pas, affirma Jeanne. Ce ne sera rien. J'ai seulement besoin d'une nuit de repos.

Et, sous l'œil goguenard de François attablé auprès de son père, elle quitta la salle commune pour rejoindre la vaste chambre qui occupait à elle seule la moitié de l'unique étage et que sa mère avait fait sienne, autrefois.

Elle se laissa tomber sur le grand lit de noyer et là, seule enfin, elle put exhaler dans l'ombre l'affreuse détresse qu'elle portait depuis deux heures.

Qu'allait-elle faire ? Qu'allait-elle devenir ? Son cerveau n'était plus qu'un effroyable chaos où mille pensées tumultueuses, mille projets contradictoires se pressaient, se bousculaient, disparaissaient pour reparaître à nouveau.

Pourquoi n'avait-elle pas, sans perdre une minute, tout dévoilé à son père : l'impudence de François en même temps que sa propre faute . . . sa faute qui n'était, après tout, qu'une désobéissance . . .

La colère de Grémier aurait été terrible, mais il aurait tout d'abord congédié le domestique et, pour le reste . . . on aurait vu ! . . .

Puisqu'il fallait que, tôt ou tard, il apprît ses rapports amicaux avec le fils de son mortel ennemi et le louable désir qui les avait unis, pourquoi ne s'était-elle pas débarrassée, ce soir même, de ce pénible aveu ?

Hélas ! le courage lui avait manqué . . . Jamais elle ne s'était sentie si petite, et si faible, devant les puissances mauvaises qu'elle sentait graviter autour d'elle.

Et François ! Ce François qui avait épié ses sorties nocturnes et se faisait une arme de ce qu'il savait pour la réduire au silence . . . comment le qualifier ? Quel était son but, exactement ? Il était impossible qu'il espérât sérieusement épouser quelque jour sa jeune patronne, connaissant suffisamment le caractère de Grémier pour être certain qu'il ne consentirait jamais à donner sa fille à un valet. Alors ? . . .

Jeanne frissonna et ses larmes cessèrent brusquement de couler.

Jaloux ! François était jaloux ! Jaloux de ce qu'il avait imaginé . . . Oui, n'avait-il pas, dans les dernières phrases qu'il lui avait jetées, nommé Bernard Bastide de « son amoureux » ? . . .

La petite forme claire toute recroquevillée sur le grand lit, dans la demi-obscurité de la chambre, que baignaient seulement les rayons pâles de lune, s'agita.

Bientôt, même, Jeanne fut debout. Elle s'approcha de la fenêtre, comme si l'atmosphère de la chambre lui eût paru soudain étouffante. Elle demeura là un long instant, immobile, presque sans pensée. Derrière son front pur, le tumulte de tout à l'heure avait cessé. Un calme étrange l'envahissait par degrés et elle ne songeait même pas à s'en étonner.

Devant ses yeux fixes, dans la nuit bleue, une image dansait, image devenue familière et chère . . . si chère ! . . . Le visage franc et loyal de Bernard, ce visage où flottait un doux sourire de compréhension et de bonté paraissait et disparaissait pour revenir encore ; les lèvres un peu fortes s'entr'ouvraient pour murmurer :

« Je suis là, je veille sur vous. Ne craignez rien ni personne ! »

Tout à coup, un chien aboya dans la campagne. Et, pareille à ces somnambules qu'un bruit extérieur replonge brusquement dans le monde réel, Jeanne, à ce cri plaintif d'animal, s'éveilla de son beau rêve.

Son regard fouilla l'épaisseur de la nuit, mais ne vit plus rien. Elle retourna à son lit et les larmes recommencèrent à glisser une à une entre ses cils joints.

Bernard ! Oh ! le voir, ce soir, tout de suite... Lui demander conseil et protection... Lui seul pouvait lui rendre sa tranquillité perdue ; lui seul pouvait prendre pour elle une sage décision...

Il devait être déjà à son poste d'attente, à la bordure du ruisseau... Ne lui avait-il pas avoué qu'il éprouvait une infinie douceur à rester là, en face du sentier par où elle devait venir, de longs instants avant celui fixé ?

Il devait être là. Elle imaginait sa haute taille, ses épaules robustes appuyées à un tronc d'arbre et sa tête un peu penchée, dans une attitude qui lui était familière.

Il l'attendait... Et elle ne viendrait pas, ce soir, ne pouvait pas venir à cause de ce misérable François qui savait, et de son père qui, la croyant souffrante, pourrait monter jusqu'ici afin de savoir comment elle allait.

Elle ne pouvait pas le rejoindre... Elle ne le pouvait pas !...

Elle commença à se dévêtir, cependant qu'à son angoisse se mêlait un autre sentiment fait surtout de désespérance infinie.

« Mon Dieu ! comment pourrai-je m'endormir sans l'avoir revu à l'ombre des saules ! se disait-elle. Et lui, que va-t-il penser, que va-t-il craindre ?... Jusqu'à quelle heure attendra-t-il ainsi, les yeux fixés sur le petit sentier ? »

Ces pensées devinrent si obsédantes qu'à la fin elle s'en effraya.

« Mais pourquoi suis-je ainsi ? se demanda-t-elle. Qu'ai-je donc, moi, depuis quelque temps et ce soir, surtout ce soir ? »

Elle venait de passer une longue chemise de nuit en batiste, vestige de son trousseau de pensionnaire. Et, debout devant un portrait fané, portrait de jeune femme en robe et coiffure d'avant la grande guerre, elle l'interrogea anxieusement, à mi-voix :

— Maman... qu'est-ce que j'ai ?... Qu'est-ce que j'ai, maman ?...

Ses deux mains réunies comprimaient son cœur, et ses beaux yeux noirs encore mouillés fixaient une petite bouche, souriante, qui ressemblait bizarrement à la sienne.

Une réponse dut glisser, imperceptible mais nette, dans l'oreille ou dans l'âme de la petite orpheline, car une sorte de délicieux effroi se peignit brusquement sur ses traits.

— Oh ! serait-ce possible ?... Mais alors...

Les genoux de Jeanne ployèrent :

— Maman, gémit-elle dans un sanglot, protège-moi... protège-nous !...

VI

Depuis trois quarts d'heure que Pomponne, la jument grise des Arpents, avait

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. $1 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion. Montréal, P. Q.

LISEZ

LA REVUE POPULAIRE

EN VENTE PARTOUT - - - - - - - 15 SOUS

ramené à la ferme son maître cramoisi de fureur, celui-ci n'avait pas cessé de remplir la vieille maison de ses menaces et de ses imprécations.

Jeanne, repoussée presque brutalement dès les premiers mots qu'elle avait tentés pour calmer cet orage, demeurait affalée en un coin de la salle, les mains inertes, les joues pâles, l'œil douloureux.

Paul Grémier venait, contre toute vraisemblance et contre toute justice, — François ne manquait pas de le répéter à tue-tête, — de perdre son procès ! . . . Son adversaire avait confié sa cause à un avocat de Toulouse, obtenu à prix d'or pour cette affaire bénigne, et l'adroit défenseur avait remporté la victoire sur le petit avocaillon de sous-préfecture qui défendait les intérêts de Grémier. Ce dernier avait été débouté de sa réclaamtion et condamné aux dépens.

Cet échec rendait notre homme véritablement fou furieux.

François écoutait sans sourciller les hurlements de son patron et, chaque fois que celui-ci se taisait, à bout de souffle, il attisait adroitement sa colère défaillante par quelques paroles appropriées qu'il débitait d'un air patelin :

—Vraiment, sans cet avocat et sans le faux témoignage qu'il avait produit, une telle injustice n'aurait pu être commise par le tribunal correctionnel de Muret. Mais, lorsque le patron serait remis d'une telle secousse, quelle belle vengeance il devrait exercer sur le Tigre et sur son fils.

Jeanne, exaspérée d'entendre ronronner cette voix, dont elle ne pouvait plus souffrir l'hypocrisie cauteleuse, sortit brusquement de sa torpeur. Elle se leva, vint droit à son père, s'accrocha à son bras pour le forcer à arrêter sa marche désordonnée à travers la pièce, et lui dit doucement d'un ton de prière :

— Mon papa, monte dans la chambre et couche-toi. Cela seul te fera du bien . . . Dans dix minutes, je te rejoindrai et je resterai près de toi jusqu'à ce que tu sois endormi . . .

— Si vous croyez qu'on peut dormir dans l'état de surexcitation où il est ! ricana François.

Elle lança à l'importun un regard de côté si lourd que les petits yeux fuyants de l'homme ne purent le soutenir.

Mais Grémier, se débarrassant d'un coup d'épaule de la faible étreinte, s'exclama d'une voix de tonnerre :

— Oui, si tu crois que j'ai envie de dormir ! . . . J'ai plutôt envie de tuer, tiens, de tuer . . .

— Papa, je t'en conjure, écoute-moi, je . . .

— Tenez, patron, interrompit le domestique, je sais, moi, ce qu'il vous faut . . . Quelques bonnes gorgées d'eau-de-vie et pas autre chose ! . . .

En parlant, il alla prendre, d'un geste de suprême autorité, la bouteille de marc sur l'un des rayons du placard et, d'une main généreuse, en remplit un verre à moitié ; puis il le tendit au maître des Arpents qui le prit, le vida d'un trait, souffla, et s'assit lourdement.

Le domestique empoigna une autre chaise, l'approcha de la table et s'assit à son tour en tapant familièrement sur la cuisse du gros homme :

— Vous vous en remettrez, patron ! Et, à ce moment-là, ce sera la grande danse, eh ? Je ne voudrais pas être dans la peau du Tigre . . . Qu'est-ce que vous en dites ?

Atterrée, Jeanne regardait, sans oser intervenir de nouveau, l'affreuse scène. Derechef, la manie du perfide François s'empara de la bouteille de marc et remplit, cette fois jusqu'au bord, le verre de son père. Celui-ci but encore machinalement, cependant que sur ses joues se dessinaient de larges zébrures violettes.

Ne pouvant plus supporter ce spectacle, la petite s'enfuit, traversa la cour, atteignit le jardin potager où elle erra longtemps, pauvre être perdu, désolé, écœuré, lamentable.

Puis, tout à coup, une pensée traversa son esprit d'un rapide éclair, un nom jaillit sur ses lèvres : Bernard !

Il devait être, à cette minute, bouleversé comme elle, inquiet des suites de ce procès, autant que de son absence à leur rendez-vous de la veille . . . Peut-être, malgré que la nuit ne fût pas encore tout à fait venue était-il déjà là-bas, dans sa cachette, contre la bordure du ruisseau ?

Si elle y courait, profitant de ce que les deux hommes étaient en train de boire dans la maison ?

Elle ne prit pas le temps de mûrir cette idée et s'élança, rapide, vers l'aire qu'elle traversa ; fut tout de suite au sentier, moins effrayant que d'habitude dans la lumière tamisée de l'heure crépusculaire.

Son cœur battait à grands coups. Ce bruit ressemblait à une autre course perdue, derrière elle . . .

— Psst ! Ehp ! Psst !

Elle s'arrêta net, se retourna, demeura figée : François n'était qu'à quelques pas, grimaçant un affreux sourire. En deux bonds, il la rejoignit.

— Vous êtes bien pressée ! fit-il.

— Retournez auprès de mon père, pour lui verser du poison, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, et laissez-moi tranquille !

— Tout doux, ma belle ! riposta-t-il, ne vous fâchez pas . . .

Il ponctua sa phrase d'un ricanement sourd et se posta en sentinelle en travers du sentier.

— Laissez-moi passer ! cria Jeanne. Une dernière fois !

— On ne passe pas !

— Ah ! prenez garde ! Ne me poussez pas à bout . . .

Les petits poings de la jeune fille tremblaient. Néanmoins, elle les brandit, menaçante.

— Alors, quêmanda l'homme avec son même sourire hideux, si vous voulez passer, payez !

— Comment ?

— Payez . . . Comme dans la chanson : « Ça coûte un baiser . . . »

— Voilà ! riposta Jeanne, perdant, cette fois, toute patience.

Et sa menotte, grande ouverte, lancée à toute volée, fit entendre un claquement sonore en s'abattant sur la joue de François.

Aussitôt, profitant de son ahurissement, elle fila droit devant elle, ainsi qu'une flèche.

Quand elle eut atteint la haie vive, elle arrêta sa course pour fouiller, d'un regard éperdu, la haie parallèle, de l'autre côté du ruisseau.

Rien ! Personne ! . . . Qu'allait-elle faire ? . . . Retourner sur ses pas ? Une frayeur intense la saisit rien qu'à cette pensée. Mais . . . quoi ? Les hautes herbes bougeaient, semblait-il . . .

— Oh ! Bernard !

Le cri, cri spontané de bonheur et de détresse à la fois, avait jailli sans aucun souci de prudence. Et, aussitôt, la haute silhouette du fils Bastide se détacha des feuillages verts.

Il la vit, et si bouleversée, les yeux fiévreux, les pommettes empourprées, les bras tendus en avant comme pour un appel au secours, qu'il eut, à son tour, un élan irréfléchi : franchissant d'un saut le petit ruisseau, il fut devant elle, saisit dans les deux siennes les petites mains frémissantes et l'interrogea avidement du regard.

Haletante, muette, elle abandonnait ses mains, le fixant, elle aussi, de ses grands yeux noirs. Une étrange pâleur avait brusquement effacé le rose vif de ses joues.

Jamais plus, depuis leur première rencontre, dans la maison de Jeanne, ils ne s'étaient trouvés si rapprochés l'un de l'autre. Au cours de leurs nombreux rendez-vous, le petit ruisseau, avait mis entre eux son ruban clair et son doux murmure. Pourquoi ce soir, tout était-il changé ? Ils se le demandaient avec une indicible émotion. Tout entiers à cette émotion, ils en oubliaient la gravité de l'heure.

— Jeanne ! murmura Bernard, osant, à son tour, l'appeler seulement par son prénom.

Au son de cette voix plus douce qu'une caresse, les paupières de la jeune fille s'abaissèrent et la mémoire lui revint.

— Bernard, dit-elle, si vous saviez !

— Quoi ? . . . Quoi donc ? Dites, bien vite . . . Votre attitude m'a effrayé tout à l'heure . . .

Il gardait les mains de Jeanne prisonnières et les serrait par petites pressions affectueuses.

— Dites-moi . . . Votre père ? . . .

— Ah ! oui, il est furieux . . . Mais là n'est pas le plus important . . .

Elle releva les yeux sur lui et ses lèvres eurent un pâle petit sourire.

Après tout, ce « plus important » avait-il tant d'importance ? Elle en était beaucoup moins sûre depuis qu'elle avait retrouvé Bernard, qu'elle sentait ses deux mains enveloppées par lui dans une chaude étreinte et son visage baigné par la lumière d'un regard étrangement caressant.

Il insista :

— Qu'y a-t-il ?

Alors, d'un trait, elle raconta :

— François, vous savez ? Cette brute... Hier, il m'a dit qu'il connaissait le secret de nos rencontres et que... qu'il parlerait à mon père si...

Bernard Bastide avait pâli :

— Si ?... répéta-t-il à voix basse.

Elle hésita, embarrassée, puis, très vite :

— Il prétend vouloir m'épouser, concevez-vous cela ? Tout à l'heure, comme je venais vers vous, il m'a barré le passage sur le sentier. J'ai dû lui donner un soufflet pour me débarrasser de lui ! Mais...

— Petite amie, balbutia précipitamment le jeune homme, tout ceci est très grave...

— Oui... Vous croyez ?

— Où est-il, maintenant ?

— Qui ? François ? Il doit être retourné auprès de mon père pour le faire boire...

— Le faire boire ?...

— Il lui fait boire de l'alcool pour augmenter sa fureur contre vous !... Ce François est un mauvais génie, un misérable... Bernard, qu'allons-nous faire ?

Il réunit les deux menottes dans une de ses mains, et, de son bras libre, entoura les épaules graciles de la jeune fille.

Celles-ci frissonnèrent sous le léger tissu qui les voilait. Elle répéta plus bas, la voix changée :

— Qu'allons-nous faire ?

— Il faut cesser de nous voir, balbutia Bernard d'un accent brisé. Ce sera affreux... n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! fit-elle dans un souffle.

— Il faut que vous parliez tout de suite à votre père, que vous lui disiez tout ce qui se passe, tout !

— Quoi, tout ? demanda-t-elle ardemment.

— Tout... François... Nous deux...

— Oh ! nous deux ?

— Mais oui... Il faut...

Les mots s'étranglaient dans la gorge de Bernard.

— Nous allons nous séparer maintenant, ajouta-t-il avec effort. Attendre... de longs jours, peut-être des mois... qui sait ? Mais avant... avant, je voudrais vous dire...

Les mains de Jeanne tremblèrent dans celles qui les enserraient.

— N'auriez-vous pas deviné, demanda-t-il, ce que je voudrais vous dire ?

Elle inclina la tête.

Il contempla avec adoration ce clair et charmant visage qu'auréolaient des boucles brunes, et un bonheur subit le transfigura :

— Vous avez deviné que je vous aime, Jeanne ? Vous l'avez deviné ? Mais alors... pour que vous restiez là, si près de moi, il faut que... vous aussi...

Elle redressa son front pur et il vit qu'une ardente flamme irradiait ses larges yeux sombres, des yeux qui contenaient le plus tendre, le plus bouleversant des aveux.

— Oh ! s'écria-t-il en la pressant contre lui, si vous m'aimez, j'aurai toutes les audaces, tous les courages ! Je saurai vaincre tous les obstacles qui nous séparent, je les vaincrai envers et contre tous !... Jeanne, ma jolie petite bien-aimée !...

— Bernard... je...

La petite tête brune s'abattit avec une confiance et un abandon infinis au creux de l'épaule robuste.

Il se mit à la bercer comme on berce une enfant et son murmure se mêla à celui du petit ruisseau qui gazouillait à leurs pieds.

— Jeanne... je vais lutter pour notre amour, pour notre bonheur... Vous m'y aiderez en parlant bravement à M. Grémier. Vous lui révélerez tout. Et puis, vous attendrez, vous m'attendrez !... Si je ne puis obtenir de mon père ce que je veux, je le quitterai... Je m'en irai attendre, moi aussi, au loin, l'heure de votre majorité et, à cette heure-là, je reviendrai vous prendre pour vous emporter quelque part, vers un nid que j'aurai, d'avance, préparé... Mais c'est là le pire de ce que nous pouvons prévoir... J'espère, je veux espérer que nous aurons mieux...

— Mieux, Bernard ?... répéta Jeanne comme dans un rêve.

— Oui, petite aimée. La vieille haine vaincue définitivement par notre amour. Nos deux propriétés réunies en une seule, une grande, magnifique... Toutes les barrières abattues...

Elle ferma les yeux, éblouie.

— Oh ! ce serait trop beau...

Un craquement de branches se fit entendre, tout près.

Ils tressaillirent en même temps et, d'instinct, s'écartèrent l'un de l'autre.

— Il faut nous quitter, murmura précipitamment Bernard. Petite aimée, petite Jeanne chérie...

Il l'étreignit fougueusement et, en hâte, ils échangèrent dans la nuit calme et tranquille leur premier baiser de fiancés.

— Tout mon cœur vous suit, dit encore Bernard.

Jeanne, la gorge étranglée, parvint à balbutier :

— Je vous aime et je vous attends !

Et, sur une nouvelle étreinte, plus rapide encore que la première, elle s'arra-

Le secret d'un

vrai bonheur physique peut se résumer ainsi : après avoir mangé, souffrez-vous d'indigestion ? ... Eprouvez-vous des flatulences, des crampes d'estomac ? Sentez-vous que votre salive est sure ? Avez-vous des maux de tête et de cœur ou des brûlements d'estomac ? Si oui, n'hésitez pas, enrayez immédiatement ces malaises et douleurs en prenant les fameuses tablettes digestives SANO (se vend aussi en poudre). SANO adoucit et combat l'acidité de votre estomac, vous permet de manger à votre aise, vous donne, en un mot, l'assurance d'une digestion heureuse et réconfortante.

bon estomac

et bonne santé sont donc synonymes du vrai bonheur. Procurez-vous dès aujourd'hui SANO, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi, une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez votre mandat-poste en écrivant sans tarder à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO Enrg.
Casier Postal 2134
(Place d'Armes)
Montréal Canada

ON RECOUVRE BON APPETIT par SANO

cha de ses bras et s'enfonça dans le sentier.

Mais à peine y était-elle engagée qu'un coup de feu éclata à deux pas d'elle, remplit ses oreilles d'un vacarme infernal, en même temps qu'un cri retentissait dans la nuit.

Son cœur s'arrêta de battre. Et, sans comprendre encore ce qui venait de se passer, elle vit surgir devant elle son père qui brandissait un fusil fumant et criait, hagard, les yeux exorbités :

— Je te l'ai tué ! J'ai tué le voleur ! . . .

VII

Tout ce qui suivit l'effroyable drame se déroula comme se déroulent, dans un songe, les péripéties d'un cauchemar.

Jeanne, en voyant son père s'enfuir comme un fou vers les Arpents, son fusil fumant entre les mains, sans se soucier d'elle ni de celui qu'il venait d'abattre, Jeanne, debout, horrifiée, n'avait proféré aucune plainte ; son jeune corps raidi ne s'était pas affaissé. L'épouvante, au contraire, le paroxysme de la douleur avaient paru lui donner des forces surhumaines, la projeter en avant . . . vers le corps de Bernard, étendu tout au bord du ruisseau qui, lui, indifférent, continuait sa course avec un doux murmure.

La jeune fille, penchée au-dessus de ce corps immobile, avait saisi entre ses bras la tête aux cheveux noirs à reflets fauves que la lune éclairait faiblement et, aussitôt, les yeux couleur de noisette s'étaient entr'ouverts, fixés intensément sur les siens ; puis, comme lassés, s'étaient lourdement refermés.

—Bernard, mon bien-aimé . . . mon amour ! . . .

De la gorge contractée de Jeanne, dans l'entre-choquement des dents menues, les mots fervents, les mots désespérés sortaient un à un, inarticulés. Mais les yeux du jeune homme demeuraient clos.

Alors, reposant sur l'herbe cette tête chérie, lourde, si lourde, elle sentit glisser le long de son bras un liquide chaud qui laissait dans la demi-obscurité une trace sombre sur la blancheur de la peau . . . Affolée, elle chercha la plaie, la découvrit près de l'épaule, à l'endroit même où son front à elle s'était tendrement blotti, l'instant d'avant . . . Le veston, déchiqueté, des lambeaux de chemise, se mêlaient au sang.

— Mon Dieu ! gémit Jeanne.

Et, ayant baisé, de toute sa tendresse désespérée, les paupières pâles, qui ne frémirent pas sous la pure caresse, elle prit son élan pour franchir le ruisseau ; puis, une fois sur l'autre rive, conduite par son seul instinct, elle courut vers la masse grise qui se dressait sauvagement dans sa ceinture d'arbres centenaires . . . une maison accolée à la sienne . . . dans laquelle elle n'avait jamais pénétrée . . . celle de Bernard ! . . .

Elle frappa à la porte de son petit poing frémissant, s'arrêta, frappa encore, puis, impatientée, appela sourdement :

— Monsieur Bastide ?

Un volet claqua au-dessus de sa tête. Quelqu'un se pencha.

— Monsieur Bastide ? Descendez vite, vite !

— Qui êtes-vous ? demanda d'un ton rogue une voix méfiante.

— C'est pour Bernard ! Il est tout près d'ici, blessé . . . Venez !

Il y eut, dans l'intérieur de la maison, un grand bruit de pas, une course précipitée et la porte s'ouvrit.

Un grand vieillard noueux, encore droit et solide, se mit à courir, à peine vêtu à la suite de l'adolescente qui, éperdue, filait en avant, dans la nuit.

Quand ils furent près du ruisseau, agenouillés tous deux devant Bernard, celui-ci avait repris ses sens. Il les fixa alternativement avec un bonheur qui semblait dilater ses prunelles fiévreuses. Les lèvres du vieux Bastide tremblaient, lorsqu'il put demander :

— Presque rien, père . . . Un . . . un accident . . . Il faut m'aider à rentrer à la maison et . . . et appeler un médecin . . . Il faut . . . surtout que . . . Jeanne ne me quitte pas ! . . .

— Jeanne ? répéta le vieillard ahuri. Quelle Jeanne ?

Il se tourna vers la petite dont les menottes venaient, d'un morceau de lin blanc arraché à sa robe, de ligoter l'affreuse blessure et, brusquement, la reconnut.

Alors, déjà debout, terrible :

— Ah ! je comprends. . . fit-il. C'est. . . cette canaille de Comte qui . . .

— Père, articula Bernard . . . Père . . . j'aime Jeanne, la fille du Comte . . . et . . . si je . . . si je sors demeine de ceci . . . elle sera ma femme !

Le bras qu'il levait dans un geste de supplication retomba, épuisé, et ses yeux se refermèrent.

— Monsieur, murmura Jeanne en joignant ses petites mains, emportons-le, vite, emportons-le, je vous en conjure ! Il faut le sauver . . . Tout le reste ne compte pas !

Il la regarda cette fois presque sans haine et, pris d'une soudaine résolution, grogna, sourdement :

— Vous avez raison !

Il saisit à pleins bras le corps étendu à terre ; aussitôt, le sang gicla à travers le dérisoire pansement de Jeanne.

— Oh ! mon Dieu, balbutia celle-ci, doucement, s'il vous plaît ! . . . Laissez-moi vous aider !

— Je n'ai pas besoin de vous ! dit l'homme, que l'effort faisait haleter.

Il ployait sous le lourd fardeau, mais chaque pas le rapprochait de la maison, du salut, pensait la pauvre Jeanne, petite chose lamentable qui se traînait à sa suite dans l'attitude que la Vierge Marie devait avoir à la montée du calvaire . . .

Au médecin qui, deux heures après, pansait soigneusement la plaie, Bernard — que l'acuité de la souffrance tint lucide un long instant, — déclara à mots hachés qu'il s'était lui-même blessé avec son propre fusil, qu'il avait imprudemment laissé chargé, en franchissant un fossé.

Son père, affalé sur un siège, à son chevet, n'avait pas démenti cette affirmation et le praticien n'avait pu douter de cette version parfaitement plausible.

En se retirant, il avait promis de revenir avant le jour, en compagnie d'un confrère, car il ne voulait pas, disait-il, assumer la responsabilité d'un cas que tout le sang perdu rendait assez grave.

Sur le seuil où il l'avait suivi, le père Bastide, plié en deux, soudainement vieilli de dix années, l'interrogeait, anxieux.

— Si ce jeune homme ne possédait une constitution exceptionnellement robuste et saine, répliqua le docteur, nous pourrions tout craindre . . . malgré qu'aucun organe essentiel ne soit atteint . . . Cependant, je suis à peu près certain qu'une transfusion de sang deviendra indispensable dans quelques heures.

Le vieillard mendia des explications. Quand il sut ce qu'était une transfusion de sang, il s'écria vivement :

— Je n'ai que ce gars, monsieur ! S'il lui arrive malheur, la vie ne m'est plus rien. Prenez mon sang, ça fera la seconde fois que je lui en donne !

Le médecin, ému, eut un bref sourire :

— Tout le monde ne peut être donneur de sang, répliqua-t-il . . . Et, certainement qu'à votre âge . . .

A ce moment, une petite forme blanche se glissa timidement entre les deux hommes.

— Docteur, supplia Jeanne, d'une voix plaintive, et moi ? Voulez-vous, sans perdre une minute, vérifier si je puis . . .

Elle n'acheva pas. Le docteur avait compris et acquiescé, d'un geste.

•

D'autres heures, mortellement longues, s'égrenèrent au tic tac monotone de la haute pendule coiffée de cuivre étincelant qui, telle une patiente aïeule, semblait veiller sur le sommeil enfiévré de Bernard.

Une petite lampe baignait d'une lumière pâle et mélancolique le grand lit où il reposait, et, près de ce lit, côte à côte, deux êtres humains : une toute jeune fille et un homme âgé étaient assis, retenant leur souffle : c'étaient Jeanne Grémier et le père Bastide.

Tout à coup, celui-ci redressa légèrement son grand corps maigre, toussa pour attirer l'attention de sa petite compagne, puis, comme elle n'avait pas bougé, effleura son genou d'un doigt hésitant.

— Vous . . . tu ne souffres pas ? demanda-t-il à voix basse.

(Lire la suite page 44)

Voix françaises

Pas plus que l'esprit français, la chansonnette française ne peut mourir. S'il est vrai qu'à cause de cette affreuse guerre qui ensanglante l'Europe nous sommes provisoirement privés de nouveautés en ce genre, nous avons au moins, en plus du souvenir de la joie auditive, ce pouvoir magique de reproduction à volonté que constitue cette merveille du génie moderne : le disque. Sur cette page, quelques interprètes de la chansonnette que le phono et le film ont rendu célèbres chez nous.

LUCIENNE DUGARD, dont le ramage se rapporte au plumage.

JEAN CLEMENT, à coup sûr l'interprète le plus admiré des Canadiens français dont le séjour au Canada restera chez nous inoubliables.

JOHNNY HESSE, bel et bien Français malgré le nom de consonnance étrangère.

L'AMOUR QUI TRIOMPHE

(Suite de la page 42)

— Non ! murmura la jeune fille en ramenant son regard du lit sur son interlocuteur. Mais ne vous semble-t-il pas que sa respiration devient plus régulière ?

— Et toi ? insista le vieillard. Le médecin a dit qu'il fallait te coucher après ta transfusion ... Si tu ne veux pas retourner chez toi, il y a mon lit à côté. Tu pourrais t'y étendre ...

— Mais non, je suis bien, je vous remercie ... Chut ! Je crois qu'il a remué les lèvres ...

Ils fixèrent la couche durant de longues minutes, muets et attentifs. A la fin, le père Bastide reprit :

— Tu te fais des idées ... Il dort ! Quand le médecin reviendra au petit jour, il nous dira qu'il est sauvé ... Seulement, c'est toi qui m'inquiètes avec ton entêtement. Si ton bras enflait ?

Jeanne se leva, quitta sa place sans bruit et s'approcha du père de Bernard. Elle portait son bras gauche en écharpe et son visage, encore très pâle, reflétait cependant une joie intérieure profonde.

— M. Bastide, fit-elle à mi-voix, ne pensez-vous pas qu'il sera bien heureux, quand il saura que vous m'avez permis de lui donner un peu de mon sang ? Et puis ... quand il nous verra ... ainsi ... vous et moi ? ...

Les lèvres de l'homme tremblèrent violemment sous la grosse moustache qui les dominait ; il eut un geste pour écarter la fine silhouette et surtout la frêle voix trop douce :

— Va ... Va t'asseoir, petite ... Le médecin avait dit qu'il fallait te reposer après cette piqûre, prononça-t-il d'une voix incertaine.

Elle revint sagement à sa chaise et leur veille se prolongea jusqu'à ce que les premières lueurs blafardes de l'aube vinrent blanchir les fenêtres. Alors, Jeanne se releva, glissa, telle un blanc fantôme, sur les dalles mal jointes, puis, silencieusement, quitta la maison.

Elle suivit à pas lents le chemin parcouru la veille. Arrivée près du ruisseau qui gazouillait sa sempiternelle chanson, elle ne se sentit pas la force de le franchir d'un bond, à pied sec. S'étant déchaussée, elle retroussa sa robe et marcha dans l'eau transparente, atteignant aussitôt l'autre rive ... celle, où, la veille au soir ... le sang de son Bernard s'était répandu ... Les petites pâquerettes d'été sur lesquelles il s'était affaissé en portaient la trace noirâtre sur leurs blanches collerettes. Elle en approcha ses lèvres, pieusement, se redressa et, lasse infiniment, le cœur lourd de tout un amalgame fait de tristesse et de bonheur mêlés, elle marcha dans le sentier qui devait la conduire aux Arpents.

La porte de la ferme était grand ouverte ; ouvertes aussi à cette heure matinale, les fenêtres du rez-de-chaussée. Elle vit cela de loin, s'en étonna, et, le cœur serré, pressa le pas.

Lorsqu'elle pénétra dans la salle, un spectacle inattendu la cloua au seuil, aussi horrifiée que la veille, quand son père lui était apparu comme le meurtrier de celui qu'elle aimait. Ce père gisait maintenant au milieu de la pièce, les bras étendus, la face contre le sol.

— Papa ! hurla-t-elle.

La forme effrayante ne bougea pas.

— Papa ! papa ! papa ! ...

Elle osa approcher, toucher la tête, tourner vers elle un visage violacé, aux yeux clos, à la bouche débordante d'une mousse blanchâtre.

— Papa ! Papa ! Mon Dieu ! Au secours ! Au secours !

Telle une démente, elle pénétra dans la maison voisine.

— Monsieur Bastide, mon père ... papa ... je crois que ...

Le vieux Bastide la regarda avec une minutieuse attention, vit sa pauvre petite figure terrifiée, et dit froidement :

— Allons-y !

ÉPILOGUE

L'AUTOMNE était venu, répandant sur les deux fermes voisines, jadis ennemies, l'or tiède et doux d'un soleil moins ardent ; un souffle léger faisait volter au-dessus des toits moussus et autour des seuils de larges feuilles rousses détachées à regret de l'arbre nourricier.

Dans ce coin rustique qui, deux mois auparavant, avait été le théâtre de scènes douloureuses et violentes, le clair matin d'octobre finissant semblait apporter un étrange petit air de fête, qui envahissait toutes les fenêtres de la maison, joyeusement ouvertes par Jeanne dès son réveil.

C'est que ce jour était pour elle un bien beau jour, celui qui réalisait la prophétie de Bernard, au soir des aveux : « Les deux propriétés n'en formeront plus qu'une seule ... la vieille haine sera définitivement vaincue ! ... »

... Ce jour était celui des fiançailles officielles, ne devant précéder que de deux semaines l'union définitive.

Devant la table de chêne, qu'une nappe immaculée revêtait, Bernard et son père avaient pris place, dans la vaste salle des Arpents. En face du vieux Bastide, le fauteuil de Paul Grémier avait été roulé. Et, pour si invraisemblable que cela parût aux jeunes gens extasiés, le Tigre et le Comte n'avaient échangé, au cours de ce repas intime, que des propos amènes, dans lesquels il était impossible de démêler la moindre allusion au passé.

Ce ne fut que lorsque Bernard et Jeanne se furent, après le café, isolés dans un angle de la pièce pour s'entretenir de leur merveilleux bonheur que Grémier interpella à voix basse son ancien ennemi :

— Approche ta chaise !

L'autre obéit aussitôt avec empressement et attendit sans parler, ses yeux plissés de rides, dardés sur le visage méconnaissable de l'infirme. Car Paul Grémier, arraché à une mort certaine par des soins aussi énergiques que dévoués, devait cependant rester paralysé jusqu'à la fin de ses jours. Ses jambes n'étaient plus que des blocs inertes et, quoique la tête se fût réveillée lucide, après des semaines d'effroyable délire, sa langue, demeurée paresseuse, n'articulait les sons qu'avec difficulté.

— Approche ... encore un peu ! demanda-t-il.

— Voilà ! Qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Beaucoup de choses, répliqua Grémier en hochant la tête. Seulement, je ne voudrais pas qu'ils nous entendent. La petite m'a tellement défendu de reparler d'autrefois que ...

— Elle a raison, coupa le Tigre, dont l'épaisse moustache, grise jadis, était devenue toute blanche pendant la nuit tragique

— Je ne dis pas, je ne dis pas ... Quand même, j'ai à m'expliquer avec toi sur certains points. La première fois que les enfants nous ont mis en face l'un de l'autre, nous n'avons pu parler que du temps qu'il faisait ... Depuis, ils nous ont toujours eus à l'œil. Aujourd'hui ...

— Allez, vas-y, puisque ça te démange ! ... Seulement, fais attention. Ils sont à dix pas ! Et ils nous guignent.

D'une main maladroite, Grémier essaya de ramener sur ses genoux la couverture qui glissait. Comme il n'y parvenait pas, Bastide vint à son secours et les jeunes gens, ayant surpris ce geste quasi fraternel, cessèrent de s'occuper d'eux.

Alors, l'infirme put parler :

— D'abord, commença-t-il, ce coup de fusil. Ce n'est comme qui dirait pas moi qui l'ai tiré ... C'est cette canaille de François qui m'a obligé à boire plus que de raison, qui m'a chargé mon fusil, me l'a mis dans les mains et m'a poussé dans le sentier en me criant :

« — Il est là, le voleur de votre fille ! Tuez ! Pas de quartier ! »

« Et moi, j'ai marché comme un innocent ... Mais après, quand j'ai cru que j'avais tué un homme, moi, Grémier, moi qui n'avais jamais fait du tort à personne, alors j'étais désespéré, quelque cho-

(Lire la suite page 48)

Hollywood vu de près

Par L. G. S.

CARACTERISTIQUES

Il est souvent très facile de reconnaître un acteur dans l'ombre, si sa personnalité nous est familière et surtout, si l'artiste en question a des gestes caractéristiques qui lui sont propres. C'est ainsi, par exemple, que vous reconnaîtrez Harry Carey, même si vous l'apercevez de dos. Si, par hasard, vous en entrevoyez un autre occupé à se gratter pensivement le menton ; s'il enlève souvent ses verres pour les essuyer tout en parlant, il n'y a pas à se tromper, dites-vous bien cette fois que c'est Edward Arnold. Et cet autre qui enlève et remet constamment ses lunettes, les tenant par un montant, ne peut être que Lionel Barrymore ou Thomas Mitchell. D'autre part, à ces mouvements nerveux des mains, il faut aussi ajouter les tics amusants de la figure.

Il arrivera à James Stewart de s'incliner la tête, dans l'attitude d'un homme perplexe, puis la relever pour vous regarder, ou plutôt, pour regarder au loin, comme quelqu'un qui serait supris et qui n'a pas l'habitude de voir « tant de gens ».

Le tic de Joan Crawford, on le devine peut-être, est de s'ouvrir démesurément les yeux ; Rey Milland de lancer des regards furtifs ; Ellen Drew de se fermer presque complètement les yeux lorsqu'elle rit ; James Cagney, fermer un œil et loucher de l'autre ; John Carradine, d'allonger à plaisir, en se relevant les sourcils, son facies, qui est déjà le facies le plus remarquabalement long de Hollywood ; Spencer Tracy, de fermer la bouche et de serrer la mâchoire lorsqu'il passe une moment difficile dans l'interprétation d'un rôle ; Charles Boyer de jouer sur toute la gamme de l'émotivité avec ses yeux. Quant à Zasu Pitts, inutile d'en parler puisque tout le monde l'a déjà remarquée.

Les dents les plus remarquables de Hollywood : celles de Jeanette MacDonald, Don Ameche et Cesar Romero.

Et enfin, Cary Grant qui se tire le lobe de l'oreille pendant que Bette Davis dans une attitude plus élégante se défait les boucles de sa chevelure.

CONVERSATION LABORIEUSE

Jean Gabin était récemment invité par Spencer Tracy à aller dîner chez lui. Voici ce qu'en dit ensuite Gabin. « Je savais à peine vingt-cinq mots d'anglais, il en connaissait autant en français. Et, avec ce petit bagage de vocabulaire, nous avons dîné, et conversé pendant toute la soirée. J'étais une loque après la soirée, si bien que je n'ai pas eu la force de retourner chez moi, et qu'il ne pouvait même pas me reconduire. »

DON JUAN ?

Mickey Rooney laisse, paraît-il, bien inconsciemment sans doute, toute une série de cœurs brisés, lorsqu'il retourne à Hollywood, après une vacance à la montagne ou à la plage.

MEPRISE

Lorsque John Garfield s'aperçut, l'autre soir, qu'il s'était trompé de chapeau, au restaurant la veille, il s'empressa de téléphoner et s'informer. Le lendemain, aux petites heures, un monsieur très excité se présenta aux studios où Garfield y travaille sous contrat. Ce dernier était heureux de retrouver son chapeau, mais pas autant que John Taverner qui s'empressa de regarder sous la bande intérieure du dit chapeau. « C'eut été terrible pour moi, dit ce dernier, si je n'avais pas retrouvé ce chapeau », et il en sortit deux billets de $100 de dessous la bande et les mit dans sa poche.

ON DIT...

Que Suzan Hayward a la plus belle paire de jambes d'Hollywood. La semaine prochaine, on en dira autant d'une autre star... Aux studios Columbia se trouve une jeune actrice dont le nom réel est Betty Jean Jane Jan June Jones, mais qui, à l'écran, s'appelle tout simplement Betty Woods... George Raft a repris avec Betty Grable, après avoir rompu avec Norma Shearer... Bob Montgomery n'a jamais été vu à l'écran par ses deux enfants : Elizabeth, 7 ans, et Robert Jr, 5 ans.

MERES...

Il n'y a pas si longtemps encore, il valait mieux pour les étoiles de ne pas être mariées ou, si tel était le cas, il était préférable que la chose fut ignorée à l'écran. Aujourd'hui, les choses ont changé, et pour une vedette, c'est une gloire d'être maman. Il y a longtemps que Norma Shearer joue des rôles de mère à l'écran. Désormais, on peut compter aussi: Joan Crawford, Ann Shirley, Lana Turner et Judy Garland. Notons que les sœurs Lane firent de délicieuses mamans dans « *Four Mothers* »...

DISSENSIONS

On parle souvent de dissensions ou de mésententes entre acteurs et actrices. Quelquefois c'est de la simple publicité ; mais parfois aussi, c'est la réalité. Pola Negri et Gloria Swanson ne purent jamais s'entendre. De ce temps-ci, les deux acteurs qui ne se peuvent sentir sont Humphrey Bogard et George Raft, les deux vilains de l'écran, et cela ne leur fait rien que la chose se sache. Lorsque l'on dut tourner *Grand Hotel* avec John Barrymore, Greta Garbo, Joan Crawford, Wally Beery, etc., on s'attendait à une explosion des mieux réussies entre Garbo et Barrymore. Mais tous furent désappointés. Barrymore attendit Garbo à l'entrée du plateau, la salua très bas, lui dit combien il était heureux de l'avoir pour partenaire à l'écran et ce fut ainsi tout le temps que l'on tourna.

VERONICA ?

Lorsque Veronica Lake (Constance Keane) fut engagée par Metro-Goldwyn-Mayer, on changea son nom en celui de Lake, parce qu'elle est née au Lac Placide, et son prénom — on ne savait alors pourquoi, — en celui de Veronica. Or, on a appris par la suite que sa mère se nomme Veronica.

LA BELLE AFFAIRE...

On raconte que... Bing Crosby raconte qu'un « producer » de studio voulant connaître la pensée de tout le monde sur une histoire qu'il voulait filmer fit mander un de ses messagers et lui demanda de lire le scénario, puis l'interrogea : «Est-ce intéressant ? »

— « Well. je pense... » commença le garçon.

— « Je ne veux pas que vous pensiez, fit durement le «producer ». Répondez simplement à ma question. »

— «Gee, boss, se plaignit le messager sur les épines, je ne sais que vous dire, voyez-vous, n'étant pas un «producer », je ne puis parler sans penser... »

LEURS PROPRES FILMS

Charles Boyer et Irene Dunne veulent produire leurs propres films qu'ils feraient éditer aux studios Twentieth Century Fox.

ALEXIS SMITH
actrice née au Canada

Par Louise Gilbert-Sauvage
Notre correspondante de Hollywood

BIEN que les étoiles de cinéma qui sont nées au Canada n'y soient demeurées, pour la plupart, que quelques années, il est permis de s'enorgueillir de leurs succès comme ceux de quelqu'un de la famille.

Les enfants qui laissent tôt la maison paternelle n'en demeurent pas moins de la même famille et les autres membres en sont tous fiers, lors même qu'ils vivent à l'étranger.

A seize ans, Alexis Smith gagna un concours d'élocution à une école de Hollywood, où elle jouait dans la pièce *La Reine Elisabeth*. C'était certes une lourde interprétation pour une jeune fille de son âge.

Ce fut alors qu'elle décida de devenir actrice, et de réussir par son travail et l'amour de son art.

Mais, si l'on en juge par le fait suivant, la gloire, cette vaine fumée — si utile parfois — ne lui montera pas à la tête.

Ce fut après une représentation d'école, que Vic Orsatti, agent de Hollywood, voulut lui faire passer un bout d'essai. Mais Alexis ne voulut pas accepter l'interview, alléguant qu'elle préférait terminer les trois derniers mois de son stage scolaire.

Dès qu'elle fut en possession de tous ses diplômes, elle n'alla pas frapper à la porte de l'agent ni des studios, mais elle attendit, attendit pendant plusieurs mois. Un jour, Orsatti se souvint d'elle, lui téléphona, et Miss Smith, aux cheveux blonds, à l'air mutin s'en fut aux studios de la Warner Brothers où on reconnut ses aptitudes et talents dramatiques.

Alexis Smith est née à Penticton, Colombie Anglaise. Elle est la fille de Alexander Smith, gérant de ventes de la compagnie des desserts Jellwell, et de Gladys Fitzsimmons Smith. Son grand-père paternel était mineur dans les mines d'or de l'Afrique du Sud. Du côté de sa mère, les ascendances sont les mêmes, si, toutefois, l'on situe les mines d'or en Alaska.

A l'âge de cinq ans, Alexis Smith perdait ses parents à Los Angeles.

Blonde comme les blés, elle pèse 126 livres et mesure cinq pieds sept pouces. Elle est la simplicité même, et ne s'inquiète jamais de son apparence. A la maison, on ne lui disait jamais qu'elle était jolie ; mais sa mère lui apprit à se trouver satisfaite qu'on la trouvât aimable.

Alexis a deux passions : l'automobile et les beaux vêtements.

Elle adore être bien mise et faire de la vitesse en automobile. Elle n'est pas encore à la diète, et peut manger du bifteck à chaque repas. Elle espère devenir grande étoile un jour, à l'exemple de Bette Davis, Rosalind Russell, John Garfield et Brian Donlevy qui sont ses artistes favoris.

Miss Smith s'empresse de m'annoncer qu'elle n'aime pas les enfants prodiges et qu'elle n'en fut pas une. L'affectation la fait rire, et les enfants précoces attirent sa pitié.

Vêtue de bleu, la blonde Canadienne m'apprend qu'elle a une prédilection pour cette couleur, et qu'elle adore les gardénias.

Elle demeure avec ses parents, et elle n'entend pas se marier avant l'âge de trente ans.

Alexis est déjà une femme d'affaires accomplie. Elle s'est habituée, dès son enfance, à épargner les sous qu'on lui donnait. Elle a un compte en banque et ses projets de finance sont déjà arrêtés pour l'avenir.

Bien que nullement superstitieuse, Alexis Smith croit à la chance, bonne ou mauvaise.

CAROLE LOMBARD

(Suite de la page 7)

d'exercer son art. On en parle, on en parle beaucoup même. Tellement que le bruit en vient jusqu'aux oreilles des impresarii de Los Angeles. Ce qui est encore plus merveilleux pour Carole, c'est que ces derniers lui font l'honneur de venir à elle et de lui offrir un contrat.

C'est donc dans un rêve éveillé que vivra maintenant Miss Lombard.

Ainsi, comme on le voit, la grande étoile d'aujourd'hui passa par la dure école du théâtre avant de venir au cinéma. Pendant un certain temps, elle y demeurera à ce théâtre, et après quelques succès éclatants, il deviendra évident aux yeux de Carole et de sa mère que pour atteindre de nouveaux perfectionnements dans son art, il faudra voyager et beaucoup.

Cette période de voyage ayant touché à sa fin, on décida que la future vedette de cinéma habiterait désormais Hollywood et qu'elle y menerait là la vie ordinaire à laquelle elle avait été habituée.

Quoique ne voulant en aucune manière mettre un obstacle au progrès de Carole, sa mère insista toutefois pour que cette dernière s'installât définitivement dans cette ville. Décision heureuse s'il en fut, car c'est à partir de ce moment que Carole tournera ses yeux vers le cinéma.

Débuts au cinéma

Naturellement très jolie, son amour du sport — natation, tennis, etc. — ne fit que la rendre plus attrayante. Ce fut précisément à cause de son charme extraordinaire qu'elle fut admise au titre d *Bathing Beauty* dans la troupe de Mack Sennett en 1927.

On conçoit facilement que son ambition n'allait pas s'arrêter là. Carole avait trop conscience de son savoir dramatique pour se contenter de jouer le rôle passif d'une beauté qui n'a qu'à se laisser admirer. Enfin, elle commença de se manifester au cinéma de façon notable dans *Me Gangster*. Puis, croyez-le ou non, elle devint héroïne dans plusieurs films mouvementés de Tim Mix.

Le temps qui, à la longue, finit toujours par placer les choses et rendre justice au talent de chacun, permit que Carole put se manifester, non seulement dans tout l'éclat de sa beauté, mais surtout dans toute la plénitude de son art. Cette date heureuse dans la vie de Miss Lombard a été marquée par le grand succès qu'elle obtint dans *Safety in Numbers* qui lui valut un important contrat à Paramount.

Ce fut après, une ascension fulgurante dont tous connaissent les détails et qu'il serait superflu d'énumérer dans cet article.

Telle est l'intéressante histoire des débuts au cinéma de celle qui, autrefois, n'était que l'humble petite Jane Peters, de Port Wayne, et qui est aujourd'hui la très élégante Carole Lombard dont la réputation d'étoile est universelle.

DÉTENTE

N'est-ce pas là un endroit pour le moins original qu'a choisi Mildred Coles pour se faire un brin de toilette ? » semble se dire songeusement Alexisi Smith. Et après tout, pourquoi pas ! . . . Elle en ferait peut-être bien tout autant si elle n'avait pas fait l'imprudence d'oublier sa minaudière. Mais Alexis est philosophe, et sa coquetterie féminine saura bien s'accommoder de la situation. Du reste, si vous examinez plus attentivement sa physionomie, vous n'y lirez aucune trace d'envie, encore moins de désapprobation. Les femmes ont de ces complexités de tempérament qui semble devoir dérouter à tout jamais l'autre moitié du genre humain. Ce qui, chez les hommes, ferait un objet de reproche envieux, crée précisément ici un fluide de sympathie. Serait-ce qu'Alexis songerait à emprunter la minaudière de Mildred ? Dans ce cas, goûterait-elle par anticipation la joie de faire comme sa camarade ? Serait-ce encore que dans cette faiblesse commune, l'entente est parfaite et inexprimée ? plaisir de saisir l'insaisissable. Quant à nos lecteurs, plaisir de saisir l'insaisissable. Quant à leurs lecteurs, ils auront eu la satisfaction de contempler, dans leur plus grande simplicité, deux des plus belles filles de notre mère Eve. Plus bas, une autre photo de la ravissante Alexis Smith au sujet de laquelle on lira dans ce numéro un article de Louise Gilbert-Sauvage, notre correspondante de Hollywood. On se rappelle qu'Alexis Smith est Canadienne d'origine puisqu'elle est née à Penticton, Colombie Britannique. Notons enfin, que cette dernière, ainsi que Mildred Coles, qui toutes deux apparaissent sur la photo du haut, feront parti de la distribution de « *She Stayed Kissed* », de Warner Bros. Un film à ne pas manquer.

ALEXIS SMITH et MILDRED COLES
prenant le frais entre deux scènes.

Une artiste canadienne
ALEXIS SMITH

L'AMOUR QUI TRIOMPHE

(Suite de la page 44)

se m'est passé devant les yeux, j'ai senti un grand froid et . . . »

Ses prunelles injectées de sang s'arrondissaient, tandis qu'il revoyait la scène d'épouvante. Sur ses joues flasques et molles, un peu de sang apparaissait à fleur de peau.

Bastide lui dona de sa main calleuse, une petite tape sur l'épaule :

— Ne te monte pas ! fit-il. Je connais assez tout ça . . . Tu nous l'as répété mille fois, quand tu divaguais . . .

— Tu étais là ?

— Bien sûr ! Caché derrière tes rideaux . . . Tu te figures, par hasard, que j'allais l'abandonner, cette pauvre petite, qui se partageait en deux, nuit et jour, pour être en même temps avec toi et avec Bernard ? Elle m'était déjà rentrée dans le cœur . . .

— Pardi . . . Elle le mérite bien, la pauvre !

Ils restèrent quelques minutes sans parler, chacun commentant en lui-même les derniers événements. Puis Grémier soupira fortement et résuma ainsi la situation :

— C'est tout de même une drôle d'affaire, ce qui nous arrive . . . Si les anciens nous voyaient ensemble, en train de préparer la noce des petits !

— Laisse les anciens tranquilles. Ils ne devaient pas nous aimer comme nous aimons nos héritiers . . . Parce que, dans le fond, c'est pour eux, que . . .

— Ça vaut mieux pour tout le monde, comme c'est à présent ! coupa Grémier avec autorité. Quand la mort vous a tutoyé un homme, comme ça vient de m'arriver, on est forcé de reconnaître que c'est les jeunes qui sont dans le vrai, en réclamant la paix . . . C'est égal, quand je réfléchis à ce qui aurait pu arriver si ma cartouche était partie un peu plus bas . . .

— N'y réfléchis pas. Et discutons plutôt le contrat !

— Hé bé, parle ! s'écria Grémier en faisant effort pour se redresser. Qu'est-ce que tu lui donnes, à ton fils ?

Les deux paysans retors se fixèrent intensément. Chacun, escomptant la ladrerie de l'autre, espérait l'éblouir par sa propre largesse.

— Ce que je lui donne ? répéta le Tigre. C'est simple : tout !

Le Comte se laissa retomber, plus déçu que content.

— Et toi ?

— Mais, moi aussi, pardi !

— Ah ! ah ! je t'ai marqué le pas ! . . . triompha Bastide.

— Que non, par exemple ! se défendit Grémier. Depuis que la noce est décidée et que j'ai connu le caractère de Bernard, je comptais me déposséder de tout, pour eux . . .

— Eh bé ! ça va t'étonner, murmura Bastide, calmé. Je crois ce que tu me dis ! Avec des enfants comme les nôtres, on ne risque pas gros jeu en se dépossédant . . .

— Oh ! que non !

Se voyant d'accord sur la question particulièrement épineuse du contrat, ils s'étonnèrent d'avoir été si longtemps divisés par les petites choses.

— Un procès pour un fossé mal récuré . . . et un autre pour un mur troué ! Quelle bêtise, quand même ! marmonna l'un.

— Manger de l'argent en justice pour ça ! Quelle misère ! riposta l'autre.

Il y eut encore un silence, puis :

— A propos de mur, s'exclama Bastide, il va falloir trouer celui-ci sans tarder . . . Tu vois, je te préviens, cette fois, je te demande ton avis, acheva-t-il avec un rire bref.

— Où veux-tu trouer ?

ETOILE DU JOUR

(Suite de la page 9)

et de Max Reinhardt. Elle eut aussi un professeur de chant qui lui fit développer sa voix de contralto.

Néanmoins, Jane avoue qu'elle ne partageait pas tous les espoirs de sa mère quant à l'issue heureuse de sa future carrière.

Entre temps, la mort de M. Russell apporta des complications au sein de la famille qui jusqu'alors menait une existence relativement facile. Il fallut se mettre au travail. Jane devint modèle afin d'aider ses frères à continuer leurs études. Puis, voulant s'assurer d'un revenu plus régulier, elle s'engagea chez un médecin.

« Je pensais bien, disait-elle, être forcée de passer plusieurs années à demander aux patientes : *Avez-vous pris rendez-vous avec le médecin ?* »

On comprend que le salaire de dix dollars par semaine n'a rien de fabuleux et que, conséquemment, la famille dut se priver de bien des choses avant que la manne ne tombât du ciel . . . ou, en l'occurrence, des studios, sous forme d'un alléchant contrat qui métamorphosa la jolie bergère en une princesse de contes de fées.

Notons enfin que Jane n'était jamais entrée dans un salon de beauté. C'est peut-être son charme naturel qui lui valut sa chance.

— Là . . . Mettre une porte pour aller de cette salle à la mienne. Il y fait bon, l'hiver : c'est exposé au midi.

— Ici, c'est l'été qu'il fait frais. On mangera moitié d'un côté, moitié de l'autre, si ça plaît aux enfants . . .

A cet instant, enlacés, les « enfants » les rejoignirent.

— Nous voudrions . . . commença Bernard.

— Faire un achat coûteux, pour notre mariage, acheva Jeanne.

— Mais, pour cela, continua Bernard, nous avons besoin d'ouvrir une souscription, autrement dit, de faire une quête . . .

Grémier regarda Bastide d'un air de pitié et celui-ci haussa les épaules.

— Sont-ils bêtes, ces gamins ! grommela-t-il.

— Et dire que nous les avons fait instruire ! renchérit l'autre.

Les deux fiancés se regardèrent, interdits.

— C'est une auto que nous voudrions avoir, une petite auto pour notre voyage de noces . . .

— Eh bé ! et après ? Achetez-la, votre auto ! s'écria Bastide, impatienté.

Grémier précisa, avec non moins d'impatience :

— Combien de temps mettrez-vous à comprendre que vous êtes les maîtres, maintenant, et que vous n'avez qu'à agir à votre guise, sans rien demander à personne ! Nous ne sommes plus bons à grand'chose, qu'à nous laisser soigner et à vous voir contents . . . Vous autres, vous êtes la jeunesse qui vient . . .

Un peu plus tard, dans le petit sentier où ils s'étaient engagés pour accomplir un cher pèlerinage, Bernard et Jeanne songeaient encore aux dernières paroles de l'infirme.

Leurs pas se firent plus lents soudain. Bientôt, ils s'arrêtèrent et, ployant, docile, sous la main du jeune homme, la brune tête de Jeanne vint se blottir câlinement tout près de l'épaule aussi robuste que jadis, mais où la plaie cicatrisée faisait un creux plus profond, nid douillet, façonné tout exprès, semblait-il.

— Jeanne, ma petite Jeanne aimée, balbutia Bernard dont l'énergique et beau visage ne gardait aucune trace des jeunesse qui vient », nous sommes aussi et surtout : « l'amour qui triomphe » . . . n'est-il point vrai ?

Leur étreinte se fit plus étroite et plus douce. N'avaient-ils pas besoin de former un bloc pour garder à leur amour sa force et sa puissance, toujours ? . . .

Au-dessus de leurs têtes inclinées, les arbres abaissaient leurs branches comme pour les bénir et, de ces branches, inlassablement, des feuilles d'or pleuvaient.

BERTRANDE ROUZÈS

Radio - Potins

par Germaine

■ *Les Ateliers de Radio-Canada*, ce nouveau programme a pour but de faire comprendre un tas de petits problèmes qui, autrement, resteraient un mystère pour la majorité des radiophiles.

« Naturellement, ce petit quart d'heure est insuffisant pour tout expliquer », m'avouait M. Aurèle Séguin, directeur de ces émissions. « Aussi, nous ne faisons là que poser les premiers jalons pour une série d'émissions de plus grande envergure si le public en manifeste le désir. »

Espérons que les auditeurs s'intéresseront à cette tentative, car ce genre d'émissions explicatives et instructives est bien intéressant.

■ Roger Baulu subit encore l'effet de sa retraite du temps pascal. Il a conservé un p'tit air « enfant de chœur » qui lui va à ravir ! Brave Roger, va ! . . .

■ Camilienne Séguin, depuis qu'elle a joué le rôle titre de *Maria Chapdelaine* a conservé ce surnom. Tous les artistes ayant joué avec elle, la saluent d'un gai : « Allo, Maria ! » dès qu'ils la rencontrent.

Cette charmante artiste est très estimée à la radio, car son entrain et son amabilité la rendent fort sympathique.

■ Roger Filiatrault, membre fondateur du *Quatuor Alouette*, avait dû se coucher tard, la veille. En effet, lors d'un récent programme du Quatuor, il dormait consciencieusement dans un fauteuil au poste XXX.

Ce qui faisait dire à l'un de ses copains : « Hum ! Hum ! un peu de nuit blanche, mon cher ? . . . »

■ Croyez-le ou non, Jovette Bernier a un trac fou de parler en public. « Véritablement, j'en ai des crampes », me confiait-elle. « Tenez, jugez à quel point je peux être folle. Lorsqu'on m'a invitée à S. V. P., Fernand Leclerc posa la question suivante : « L'huile de castor vient-elle des castors ? » Idiotement, je réponds, balbutiante : « Oh ! . . . non ! . . . je ne CROIS pas ! . . . » Alors, vraiment, ce fut la fin. Je me suis dit : « Ma fille, tu es complètement maboule, et le mieux pour toi, c'est de te fermer le bec. » C'est ce que j'ai fait. »

■ Roger Baulu se sent plein de bonne volonté pour aller reconduire tous les copains à leurs foyers, après leur travail. Malheureusement, il y a un léger inconvénient . . . c'est qu'il n'a pas de voiture ! . . .

■ *Jeunesse Dorée* est un radio-roman bien intéressant, mais j'avoue sincèrement qu'il le sera un peu moins, si on le continue jusqu'à la troisième génération des futurs « Rivard-Boileau-Giguère » et compagnie. Il est vrai que c'est la mode pour les radio-romans-fleuves-océans . . .

■ Mlle Fleurette Cardinal, téléphoniste à Radio-Canada, est brune comme une gitane. Quant à Mlle Saint-Pierre, une autre téléphoniste à CBF, elle est blonde comme les blés.

Mais elles sont jumelles par le charme et la gentillesse.

■ Un très bon programme de CKAC a quitté les ondes : « Que feriez-vous ? . . . » Il faut avouer que l'animateur, Gérard Delage, avait fait de ces émissions une demi-heure débordante d'humour et de fantaisie.

Heureusement, il va nous revenir la saison prochaine.

■ Jovette Bernier éprouve beaucoup d'admiration pour ceux qui n'ont pas le trac devant le public. Aussi, Fernand Leclerc, l'animateur de *Grad S. V. P.*, est-il compris dans cette phalage.

Elle admire son aplomb, son don d'improvisation, et sa façon si naturelle.

Hum ! l'admiration d'une femme comme Jovette possède un petit fumet fort agréable. Et ce n'est pas tout le monde qui peut la gagner.

■ Paul de Saint-Georges a toujours aux lèvres un sourire légèrement teinté d'ironie. Si bien qu'on se demande, perplexe, de qui il semble se moquer : de nous, et de lui.

Au demeurant, c'est un chic type et un excellent journaliste.

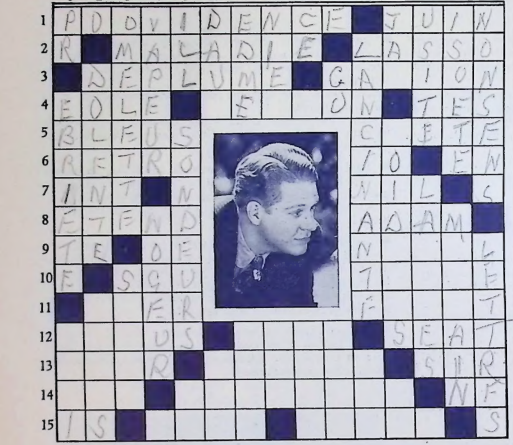
■ Le programme de la *Pharmacie Montréal*, le mardi et le jeudi soir, est délicieusement reposant . . . Ça fait du bien de pouvoir se détendre un peu les nerfs après avoir entendu les nouvelles des atrocités allemandes. Aussi, j'adresse toutes mes félicitations à la Pharmacie Montréal pour son excellent programme. Les artistes sont épatants.

■ Les prototypes de la bonne humeur : Gérard Delage et Léo Lesieur. L'un avec son large sourire jovial, l'autre avec un petit sourire spirituel et fin. Ce sont également deux hommes bien sympathiques.

INA CLAIRE

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO QUARANTE-SEPT



HORIZONTALEMENT

1. Lieu de naissance de notre vedette. — Mois de l'année où est née notre vedette.
2. Altération dans la santé. — Forte corde employée par les cowboys.
3. Ote les plumes. — Bâtiment.
4. Dieu des vents. — Prénom de notre vedette. — Qui sont à toi.
5. Couleur des yeux de notre vedette. — Parapet d'une fortification.
6. Au billard, effet de recul. — Fille d'Inachos, — Indique la forme.
7. Préfixe. — Fleuve de l'Afrique Orientale.
8. Eparpille. — Premier homme.
9. Se dit dans l'intimité. — Diphtongue. — Royaume de l'Hindoustan.
10. Monnaie. — Carreau de terre cuite.
11. Ville de Hongrie. — Compositeur allemand.
12. Petits morceaux de métal. — Nom de famille de notre vedette. — Siège, en anglais.
13. Evénement heureux. — Rame d'embarcation. — Titre anglais.
14. Du verbe avoir. — Reptiles ophidiens. — Négation.
15. Tellement (inv.). — Visage. — De petites dimensions.

VERTICALEMENT

1. Lettre de l'alphabet grec. — Ivresse. — Lieu où sont emmagasinés les vins.
2. Plaintive. — Genre de palmiers.
3. Oeufs battus ensemble et cuits dans la poêle. — Eaux qui s'écoulent peu à peu.
4. Exhalaison gazeuse. — Qui se divertit.
5. Rivière d'Alsace. — Ceux qui sondent. — Cela.
6. Général autrichien. — Portion de circonférence.
7. Archevêque de Cantorbery (1190-1240). — Cri des bacchantes.
8. Maréchal de France. — Exprime.
9. Démonstratif. — Etoffe de laine.
10. Librement. — Embarcation étroite, légère et rapide.
11. Qui se fait sentir par élancements. — Sans surcharge.
12. Erudit français (1795-1873). — Raides. — Préposition.
13. Qui est en usage. — Mammifères rongeurs.
14. Cryptogame vasculaire. — Nuisible à la santé.
15. Défaut de sens. — Caractères de l'alphabet.

Nouvelles de Hollywood

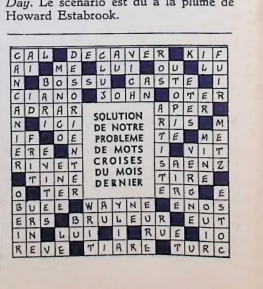
■ Parlant des enfants, on dit d'eux que cet « âge est sans pitié ». On constatera la véracité de cet adage en apprenant que le plus impitoyable critique de Joan Blondell n'est nul autre que son adorable fille Norma... Décidément, il n'y a plus d'enfants !

■ Bing Crosby ! Mais pourquoi *Bing* ? Quelle peut bien être l'origine d'un si rare prénom ? Voilà ce que plus d'un cinéphile se demande ! Eh ! bien, il paraîtrait que le célèbre *crooner*, lorsqu'il était enfant adorait jouer aux Indiens et aux cowboys avec ses petits camarades. Dans ses courses effrénées à l'ennemi, il vociférait des « bing ! bing ! », imitant ainsi les détonations de son arme qui n'en faisait pas. Cette onomatopée devint d'abord sobriquet et y demeura par la suite.

■ Cette affreuse guerre qui bouleverse tant de choses et tant de gens produit quelquefois des répercussions auxquelles nous étions bien loin de nous attendre dans les jours meilleurs de la paix. Le metteur en scène français René Clair qui s'était rendu célèbre il y a quelques années avec son *Million*, se voit aujourd'hui exercer son art dans la Cité américaine du film. Perte pour la France, gain pour nous ! vous direz-vous. Mais tout de même admettez que ces bouleversements n'étaient aucunement nécessaires !

■ Les studios Republic répondront sans doute au désir de plusieurs avec la réalisation prochaine d'un film à épisodes. Nous tous qui, dans notre jeunesse, faisions nos délices de ces homériques « séries », retrouverons peut-être dans *Jungle Girl* ce parfum d'autrefois dont parle Duhamel. La projection toute entière se déroulera en quinze épisodes.

■ Le grand Rodolphe Valentino, dont le souvenir est resté vivace dans la mémoire des cinéphiles, devient le sujet d'une importante production qui aura pour titre : *In Rudolf Valentino's Day*. Le scénario est dû à la plume de Howard Estabrook.



Nos Romans Policiers

LE SAMEDI fut le premier magazine canadien à lancer le roman policier, si à la mode de nos jours. Depuis TROIS ANS, on y trouve toutes les deux semaines un roman policier complet. Comme tous les goûts sont dans la nature et qu'on ne peut plaire à la fois à tout le monde, LE SAMEDI fait alterner ses romans policiers avec ses romans d'amour. Inutile de dire que les romans policiers du SAMEDI, ainsi que ses romans d'amour, sont choisis parmi les plus intéressants de la littérature française du genre.

EN PLUS de son roman policier COMPLET, ou de son roman d'amour COMPLET, LE SAMEDI publie toutes les semaines une longue tranche de son grand FEUILLETON où s'entremêlent l'Amour et l'Aventure, des nouvelles illustrées, des articles d'actualité, des pages d'enfants, des jeux de société, des chroniques féminines, une chronique sportive d'Oscar Major, une page de notes encyclopédiques, etc. Tout cela pour 10c ! C'est donné, car le roman complet, à lui seul, vaut ce prix-là !

Coupon d'abonnement "LE SAMEDI"

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (États-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine *Le Samedi*.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

Les Publications
Polrier, Bossette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal

$5 par Année --
pour nos trois magazines

Le seul magazine hebdomadaire au Canada ! Il aura cinquante-trois ans cette année et il est toujours jeune !

Il est complet : romans, contes et nouvelles, articles de vulgarisation scientifique, pages amusantes, recettes de cuisine, modes, chronique historique, nombreuses rubriques utiles et intéressantes, etc., etc.

Comme son nom le veut, c'est le plus populaire des magazines mensuels du Canada français !

Vous y trouvez tout ce qui vous intéresse : un roman complet, des articles sérieux, des récits de voyages, de nombreuses photos, des dessins artistiques, des modes, des pages féminines, etc. C'est un magazine luxueux— à 15c seulement — que vous pouvez être fière de montrer à vos amies.

Le plus intéressant magazine de cinéma en français au Canada !
Photos nombreuses et bien choisies.
Articles et renseignements sur les cinémas français et américain.
Des mots croisés.
Correspondantes à Hollywood et en France.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci- us veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

n .....

resse .....

ille ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada